

# **ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE**

## **TOME II**

*Alexandre Svetchine*

## CHAPITRE TROIS

### Esquisse de la guerre civile aux États-Unis

**Les États-Unis au milieu du XIXe siècle.** Avec d'immenses étendues de terres libres et fertiles, sur lesquelles chaque cultivateur pouvait établir sa propre exploitation agricole avec peu de frais, l'économie des plantations fondée sur le travail salarié n'avait aucun potentiel de développement. C'est pourquoi, dans les États du Nord, la propriété paysanne se développait activement ; l'industrie se concentrant principalement dans les États de la « Nouvelle-Angleterre », situés sur la côte de l'océan Atlantique ; l'industrie fonctionnait exclusivement pour le marché intérieur, où des droits de douane protecteurs maintenaient des prix élevés, permettant de payer des salaires élevés aux ouvriers. Le principal contingent de travailleurs provenait de l'émigration européenne ; les émigrants, arrivant sur les côtes, travaillaient 2 à 3 ans dans les usines, ce qui suffisait pour accumuler les économies nécessaires, puis se dirigeaient vers l'ouest pour fonder leurs propres fermes.

Dans les États les plus méridionaux — Caroline du Sud, Géorgie, Alabama — le climat quasi tropical rendait extrêmement difficile le travail direct de la terre pour les arrivants européens et leurs descendants. Ces États étaient le domaine de grandes propriétés foncières, qui utilisaient le travail des esclaves noirs. Le prix d'un Noir adulte atteignait 3 à 4 mille dollars, ce qui correspondait presque au coût actuel d'une demi-douzaine de tracteurs ; le travail des esclaves noirs était cher et ne se serait pas rentabilisé dans les États du Nord où l'on cultivait des céréales ; mais les États du Sud étaient des monopoles mondiaux du coton et cultivaient également la canne à sucre et le tabac, et ces cultures rentables justifiaient l'utilisation d'une main-d'œuvre esclave coûteuse. Dans les États situés un peu plus au nord — Virginie, Caroline du Nord, Tennessee, Kentucky — le travail des Blancs remplaçait avec succès celui des Noirs, mais ces États conservaient en grande partie un caractère foncier et élevaient des Noirs comme marchandise d'exportation vers les plantations du Sud. Tous les États du Sud étaient étroitement liés entre eux par des relations politiques et économiques : ils ne recevaient pratiquement pas d'émigration européenne, car les conditions de travail y étaient beaucoup plus mauvaises que dans les États du Nord ; les États du Sud étaient exploités par l'industrie du Nord, qui y écoulait ses produits coûteux ; dans les États du Sud dominait un ordre aristocratique et propriétaire foncier.

Pour défendre leurs intérêts, les États du Sud ont conclu que le nombre d'États esclavagistes devait être strictement égal au nombre d'États libres, ce qui leur assurait la moitié des mandats au Sénat, et que la question de l'esclavage représentait une affaire interne à chaque État, et ne relevait en aucun cas de la législation fédérale. Cependant, les droits de chaque classe sont assurés uniquement par le véritable rapport de forces, et non par une législation constitutionnelle. Et ce rapport de forces réel a rapidement changé en faveur du Nord : l'Amérique du Nord tend vers le Nord ; les États situés au sud du 36e parallèle nord disposaient à l'ouest de beaucoup moins d'espace pour se développer par de nouveaux États que les États situés au nord de cette frontière, entre le Sud et le Nord. La croissance des États du Sud était freinée par le Mexique avec sa colonisation latine et par les déserts arides de l'ouest, adaptés seulement à l'élevage. En particulier, l'équilibre était perturbé par le flux d'émigration européenne vers le Nord ; au cours des vingt années précédant la guerre, cette émigration a atteint 4 300 000 personnes. Ainsi, au moment de la guerre civile, il y avait 23 millions de Blancs au nord du front, et seulement 5 millions de Blancs au sud.

**Démocrates et républicains.** Le pouvoir était entre les mains du parti démocrate, dont le noyau était constitué par les planteurs esclavagistes du Sud. Ils ont attiré à eux une

part significative des financiers, industriels et intellectuels du Nord ; en échange du soutien politique, les Sudistes géraient le Nord avec un accord extrêmement lourd pour le Sud concernant les droits de douane élevés, qui favorisaient l'industrie du Nord. La politique du parti démocrate se caractérisait, premièrement, par une interprétation expansive de la liberté de chaque État à gérer ses affaires à sa manière et, deuxièmement, par des efforts pour maintenir l'égalité entre le nombre d'États esclavagistes et libres. Dans ce but, les démocrates ont déclenché la guerre contre le Mexique, ce qui a permis de créer deux nouveaux États du Sud (Texas et Nouveau-Mexique), ont provoqué un renversement pro-esclavagiste dans l'État du Kansas, ont violé l'accord sur le 36<sup>e</sup> parallèle nord et proclamé l'État esclavagiste du Nebraska, situé au nord de cette frontière convenue, ont tenté de détacher l'île de Cuba à l'Espagne afin de créer un nouvel État du Sud, etc.

La lutte des propriétaires d'esclaves pour maintenir l'équilibre les poussait ainsi à des actions offensives en politique intérieure et extérieure ; cependant, le temps jouait manifestement contre le Sud et devait transférer le pouvoir vers le Nord. La paysannerie libre du Nord était irritée par les tentatives offensives des propriétaires d'esclaves et devait exercer une pression pour éliminer le travail des esclaves, qui concurrençait le travail des cultivateurs libres ; les intellectuels du Nord obtenaient une base politique de plus en plus large pour s'approprier les matières premières du Sud et pour exploiter le Sud en augmentant les tarifs douaniers.

C'est alors que les planteurs du Sud ont pris la décision de scinder la fédération, dans laquelle les intérêts politiques et économiques du Sud étaient sacrifiés au profit du Nord. Dans leur désir de former une confédération, une union de États du Sud autonome, ils ont entraîné les démocrates du Sud ; mais les démocrates du Nord, banquiers, industriels, intellectuels issus de vieilles familles américaines, ne pouvaient suivre cette décision de leurs leaders du Sud, car la scission de la fédération contredisait fortement leurs intérêts et entraînait la perte d'un vaste et lucratif marché intérieur. Lors de l'élection présidentielle de 1860, le parti démocrate s'est scindé : les Sudistes belliqueux ont recueilli 848 000 voix, le grand capital du Nord — 1 375 000 voix, la fraction intermédiaire — 591 000 voix. Cette division des démocrates a permis aux républicains, qui ont obtenu 1 866 000 voix, de faire élire leur candidat à la présidence — Abraham Lincoln.

Le Parti républicain représentait des intérêts très divers. Il attirait des «nouvelles» personnes pour qui une carrière politique au sein du Parti démocrate était fermée. Il cherchait un soutien dans le Nord, incorporant dans ses rangs le flux d'émigrants européens, défendant les intérêts de l'industrie par des exigences de renforcement du pouvoir central et d'une union plus étroite de la fédération, et se donnait le caractère d'un parti paysan luttant contre la grande propriété foncière.

**Conditions politiques de la guerre.** Dans les États du Sud sécessionnistes, tous ne partageaient pas les opinions des planteurs, mais ces derniers réussirent à établir une dictature ferme, appuyée sur les « chevaliers du cercle d'or », précurseurs du Ku Klux Klan et des fascistes modernes ; les personnes soupçonnées d'indifférence aux objectifs politiques du Sud étaient tout simplement tuées sur ordre d'une réunion furtive dans un cabaret au bord de la route. Un citoyen aux vues modérées ne pouvait sauver sa vie qu'en s'engageant volontairement dans l'armée du Sud.

À l'unité politique du Sud s'opposait la divergence d'opinions du Nord. Au congrès, le parti républicain n'a obtenu la majorité qu'après le départ des députés du Sud de Washington. Dans les États du Nord, l'appareil administratif, les grands journaux et les banques étaient entre les mains des démocrates. Ces derniers représentaient au Nord deux groupes : une minorité constituée des « démocrates de la paix », dont les sympathies pour le Sud l'emportaient sur les intérêts du Nord ; c'étaient des alliés de classe évidents des Sudistes, qui sabotaient la guerre, préparaient des soulèvements intérieurs et organisaient de l'espionnage en faveur du Sud ; plus nombreux au départ étaient les « démocrates de guerre », qui

accordaient une importance primordiale à la préservation de l'unité nationale et cherchaient à mener la guerre, mais uniquement dans un but limité — obliger les Sudistes à revenir dans le giron de la douane commune avec le Nord. Ils s'opposaient fermement à toute extension des objectifs de la guerre, en intervenant dans les affaires intérieures des États du Sud, en particulier sur la question de l'esclavage.

Pendant les premières années de la guerre, Lincoln devait s'appuyer sur les démocrates favorables à la guerre, accepter l'objectif limité de la guerre qu'ils avaient proposé et utiliser les démocrates dans les postes de commandement les plus élevés de l'armée. Ces années ont été consacrées à la création de l'armée, de la marine et de l'industrie militaire ; sur le front, seuls des succès très modérés ont été obtenus. Ce n'est qu'avec le temps et avec difficulté que Lincoln s'est progressivement libéré de sa dépendance à l'égard des démocrates.

À la troisième année de la guerre, toute l'ampleur de l'effort nécessaire pour vaincre le Sud est devenue évidente. Il fallait demander aux larges masses populaires de lourds sacrifices afin de poursuivre la guerre avec un plus grand acharnement. Les masses n'étaient pas intéressées par un objectif limité de la guerre. Lincoln a vu dans la haine de classe des paysans et des ouvriers du Nord une force considérable, seule capable de vaincre la cohésion politique des Sudistes, et il a orienté la guerre vers une lutte de classes, une guerre civile.

Les objectifs de la guerre ont pris un caractère social : la destruction de la domination des propriétaires fonciers, la libération des Noirs. Au début de la guerre, les Noirs fugitifs qui se présentaient aux forces nord-américaines n'étaient même pas libérés, mais seulement retenus comme « contrebande de guerre » : en effet, le travail du Noir-esclave pouvait être utilisé pour des travaux de tranchée et de l'arrière. Désormais, cependant, les Noirs étaient reconnus par Lincoln comme libres partout, ils étaient incités à la révolte et au pillage des propriétés des propriétaires, et des divisions noires y étaient formées.

Ce changement d'orientation de la guerre était, bien sûr, dû à une rupture complète avec tous les démocrates : ils étaient désormais unis dans leur lutte contre Lincoln. Ces derniers s'engagèrent dans la voie de la terreur : les généraux démocrates furent expulsés de l'armée sans tenir compte de leurs mérites militaires, les démocrates furent expulsés de leurs postes civils, de nombreux journaux furent fermés, une censure sérieuse fut établie, des dizaines de milliers de personnes suspectes furent emprisonnées et tous ceux appartenant aux classes dirigeantes commencèrent à devenir suspects. Au lieu du lumpen-pro létariat recruté dans les premières années de la guerre, des ouvriers et des paysans plus conscients rejoignirent progressivement le TZ de l'armée du Nord. Les opérations militaires prennent un caractère cruel et inexorable : d'immenses entrepôts de coton, l'atout le plus précieux du Sud, sont incendiés ; Dans les villes du sud capturées, la population a été emmenée dans des camps de concentration, les bâtiments publics ont été détruits ; des opérations spéciales ont été entreprises pour détruire les propriétés des propriétaires terriens ; le chef de la cavalerie nordiste, Sheridan, attaqua la vallée de la rivière Shenandoah et estima qu'il avait brûlé les propriétés des propriétaires fonciers à hauteur de 37 millions de dollars. Les Sudistes répondirent par une guérilla désespérée, incitant les Indiens à scalper les fermiers du Nord, faisant appel aux puissances européennes pour qu'elles interviennent afin de protéger l'ordre social. Leurs partisans à New York et dans d'autres centres provoquèrent le mécontentement des larges masses à l'égard de la guerre, provoquèrent des émeutes populaires et contrecarrèrent les tentatives d'établir la culpabilité militaire dans le Nord.

Les forces du Sud, dans une lutte inégale, étaient soutenues par l'espoir d'une intervention des puissances européennes et de la victoire de nombreux démocrates au sein des États du Nord sur les républicains lors des nouvelles élections présidentielles de 1864. L'Angleterre et la France étaient en effet extrêmement intéressées par le succès des États du Sud, fournisseurs extrêmement précieux de matières premières ; les États du Nord cherchaient à empêcher la destruction de leur position privilégiée sur les marchés des États du Sud par rapport à l'Angleterre et à la France. Le blocus du Sud imposé par le Nord était en

même temps un blocus de l'Angleterre, dont les usines étaient arrêtées par manque de coton. Mais l'Angleterre et la France, dans les premières années de la guerre civile, n'ont cessé de repousser leur intervention armée dans l'espoir que les Sudistes seraient en mesure de défendre leur indépendance par eux-mêmes. Quand, dans sa seconde moitié, la guerre civile acquit un caractère de classe fortement hostile, l'intervention armée y devint extrêmement difficile : les États du Nord disposaient déjà de forces armées importantes sur terre et sur mer, la lutte contre celles-ci s'éterniserait longtemps ; Dans le mouvement socialiste européen, ils avaient un allié puissant. Les masses ouvrières d'Angleterre, malgré le chômage causé par les actions du Nord, étaient entièrement en faveur de s'opposer à toute tentative de leur gouvernement d'attaquer les États du Nord. Les slogans révolutionnaires, bien que petits-bourgeois, de Lincoln ont trouvé un large écho. « Ce n'est pas la prudence des classes dirigeantes anglaises, mais l'opposition de la classe ouvrière à la folie criminelle de ces classes supérieures éduquées, qui a récemment sauvé l'Europe occidentale de la honte d'une nouvelle croisade dans le but de soutenir et de développer l'esclavage de l'autre côté de l'océan », a écrit Karl Marx dans le manifeste fondateur de la Première Internationale. À cela, il faut ajouter que l'Angleterre et la France ont également été arrêtées par de profondes contradictions entre les puissances européennes. En particulier, la Russie, battue à Sébastopol, prend une position indépendante et la marque en envoyant, au mépris de l'Angleterre et de la France, une escadre pour saluer les États du Nord.

Les élections présidentielles, qui ont eu lieu en 1864 dans une atmosphère de terreur, ont permis à Lincoln de rassembler dans les États du Nord une légère avance sur les démocrates et d'être réélu pour un nouveau mandat de quatre ans. La lutte ultérieure des Sudistes était dépourvue de toute chance de succès, et leur résistance a rapidement diminué. Les actions du Sud représentent dans l'histoire un exemple rare de guerre poussée à l'extrême — l'épuisement total de toutes les forces et ressources.

**Le Sud, comme théâtre de la guerre.** Le calcul sur les démocrates du Nord jouait dans la lutte des Sudistes un rôle si prépondérant que la politique du Sud devait s'efforcer de toutes ses forces de ne pas faciliter les tâches qui se posaient au parti républicain en passant à l'offensive. Ainsi, dans la guerre civile qui éclata, les Sudistes agissaient principalement de manière défensive, et le théâtre des opérations militaires se situait essentiellement sur leur territoire.

Elle s'étendait parallèlement sur environ mille cinq cents kilomètres et sur mille kilomètres suivant le méridien. La population atteignait jusqu'à 5-6 habitants par km<sup>2</sup> ; ainsi, le théâtre de la guerre présentait une densité de population inférieure, par exemple, à celle de la Biélorussie de 7 à 8 fois. Les États du Sud offraient dans leur partie moyenne et orientale principalement une forêt vierge, parmi laquelle les plantations ne formaient que des clairières isolées ; les terres cultivées à l'est représentaient seulement 15 % ; ce pourcentage diminuait vers l'ouest jusqu'à 10 %.

La population du Sud se divisait en trois catégories : les propriétaires terriens-planters (environ 3 %), les Blancs non propriétaires, représentant des clients dépendants des premiers (environ 52 %), et les Noirs esclaves (jusqu'à 45 %), travaillant directement la terre. Les villes étaient insignifiantes, à l'exception de La Nouvelle-Orléans, port à l'embouchure du Mississippi, desservant le commerce extérieur et la partie occidentale des États du Nord, et comptant 169 000 habitants ; dans les huit autres plus grandes villes, la population totale n'était que de 219 000 habitants.

95 % de la fonte était produite dans les États du Nord et seulement 5 % dans le Sud. Le Sud ne disposait que de 24 % du revenu national contre 76 % pour le Nord. Les productions du Sud représentaient uniquement des matières premières d'exportation : coton, canne à sucre, tabac ; avec l'établissement du blocus, ces matières ont perdu toute valeur pour le Sud. En temps de paix, le Sud agricole se nourrissait grâce aux approvisionnements en pain venant du Nord et, au début de la guerre, il était condamné à la famine. Les dettes du Sud, malgré les

emprunts contractés en Angleterre et en France sur le coton bloqué, se sont rapidement effondrées : alors que les billets du Nord, au bout de 2 ans, ont perdu 130 % de leur valeur, après 3 ans 18,5 % et ont ensuite commencé à remonter, les billets du Sud, au bout de 2 ans, ont perdu 200 % de leur valeur, après 3 ans 3 500 %, après 4 ans 6 000 % ; après la guerre, ils sont restés impayés ; la ruine du Sud se faisait encore sentir au début du XXe siècle. Nous ne comptons pas Baltimore (212 000), Saint-Louis (152 000) et Washington (61 000), qui appartenaient certes officiellement aux États esclavagistes, mais qui, au début de la guerre, se trouvaient hors de la ligne de front.

Les actions offensives des Nordistes étaient fortement retardées par le manque de moyens locaux. Les localités se composaient principalement de rares domaines de propriétaires terriens. Des armées entières devaient se contenter de 1 ou 2 domaines. Dans ces domaines, il y avait des cultures techniques, mais il n'y avait ni pain ni avoine. Dans la seconde moitié de la guerre, la situation s'améliora quelque peu, car sous l'influence de la faim et de l'impossibilité de vendre le coton, les propriétaires terriens du Sud commencèrent à ensemer leurs champs de céréales.

Le pourvoyeur de l'armée devait se baser presque exclusivement sur le transport. Il n'y avait pas de routes goudronnées du tout. Les routes de terre devenaient impraticables pendant la saison des boues ; en saison sèche, elles permettaient le passage de charrettes locales à attelage de six chevaux, transportant seulement 800 kilogrammes de charge. Pendant ce temps, les troupes recrutées du Nord exigeaient énormément en matière de ration et de confort. Dans ces conditions, bien que pour une armée de cent mille hommes un important convoi soit formé—jusqu'à 28 000 bêtes de somme—, l'armée ne pouvait normalement s'éloigner de plus de deux étapes de la gare principale ou du port fluvial. Au fil de la guerre, il a été possible d'améliorer la discipline, de limiter les exigences des troupes, de réduire la ration riche d'une fois et demie, et la mobilité des armées du Nord a considérablement augmenté. Les Sudistes, qui combattaient tout le temps sur le terrain, étaient toujours plus capables de manœuvres énergiques.

Au début de la guerre civile, l'étendue du réseau ferroviaire des États-Unis atteignait déjà 53 000 kilomètres. Comme la majeure partie se trouvait dans les États du Nord, sur le théâtre de la guerre, le réseau ferroviaire était environ deux fois moins dense que dans les régions moyennes d'Europe du milieu de l'URSS. Toutes les voies ferrées étaient à voie unique ; les ponts étaient exclusivement en bois et facilement détruits par incendie. Les partisans entreprenants pouvaient aisément démolir les chemins de fer dans les zones désertes. Mais dans les troupes du Nord, il y avait de nombreux ouvriers connaissant la conduite des locomotives, la technique de réparation des voies et des ponts les plus simples ; de plus, pendant cette guerre, on commença pour la première fois à former des troupes ferroviaires spéciales. Au printemps de 1864, Sherman, avant de se diriger vers Atlanta, forma des unités de construction (4 620 hommes) et un corps d'exploitation de 10 000 hommes ; directement derrière l'armée se déplaçaient 100 locomotives et 1 000 wagons avec des rails et des traverses ; cette puissante organisation réparait en quatre jours des ponts de 260 mètres de long et de 30 mètres de hauteur.

La fragilité des chemins de fer se faisait néanmoins pleinement sentir et poussait les commandants, à la moindre occasion, à leur préférer les communications par voie d'eau, qui offraient des possibilités de manœuvre beaucoup plus étendues. La mer, tenue par le Nord et entourant le territoire des Sudistes à l'ouest et au sud, leur permettait de débarquer des troupes n'importe où et d'assurer leur ravitaillement régulier. Pour le théâtre de guerre de Virginie, la baie de Chesapeake, qui le baignait, avait une importance particulière : protégée des vents, elle permettait la navigation tant des navires de mer que des bateaux fluviaux ; les embouchures profondes des rivières Potomac, Rappahannock, York et James permettaient aux navires militaires de pénétrer plusieurs dizaines de kilomètres à l'intérieur de la Virginie, de ravitailler et de soutenir par le feu les débarquements.

La navigation sur la Volga américaine — le fleuve Mississippi — et ses affluents — l'Ohio, le Cumberland, le Tennessee — avait une importance extrêmement grande. L'improvisation de la flotte militaire fluviale s'effectue avec une très grande rapidité. La partie ayant obtenu la supériorité sur l'ennemi a la possibilité de déplacer presque instantanément des troupes sur des centaines de kilomètres, peut réduire au minimum les arrières des forces et dispose de tous les moyens pour acheminer rapidement l'artillerie lourde vers les points où l'ennemi tente d'organiser une guerre de position. Les principaux affluents navigables permettent de contourner l'ennemi par l'arrière et de s'emparer immédiatement de vastes régions. Le fleuve Mississippi traversait le territoire du Sud, de Cairo jusqu'au golfe du Mexique, sur une distance de 1 300 km. Pour le contrôler par les Nordistes sur toute cette étendue, en combinant les efforts de l'armée terrestre, de la flotte fluviale et de l'escadre maritime de l'amiral Farragut, il a fallu seulement deux ans.

Le bassin du fleuve Mississippi est séparé des rivières qui se jettent dans l'océan Atlantique par une chaîne des Alpes, traversée par de nombreux passages pratiques. Se déplacer du bassin du Mississippi vers l'océan nécessitait de s'éloigner de plusieurs centaines de kilomètres des voies fluviales. Dans des conditions de pauvreté des moyens locaux, une telle marche représentait des obstacles presque insurmontables.

C'est pourquoi les Nordistes, ayant relativement tôt pris le contrôle du bassin du fleuve Mississippi, n'osèrent entreprendre une avancée plus lointaine vers l'océan Atlantique qu'au cours de la quatrième année : Sherman, avec les moyens ferroviaires énormes mentionnés ci-dessus, progressa sur sept étapes de Chattanooga sur le Tennessee jusqu'à Atlanta. Sa progression ultérieure vers les côtes de l'océan Atlantique, jusqu'à Savannah, sur 500 kilomètres, prit déjà le caractère d'une incursion menée par toute une armée, sans maintenir de lien avec l'arrière. « La Caroline du Sud fut complètement mise à sac lors de cette expédition. »

Un fil rouge traverse toute la guerre : la dépendance de la conduite des opérations militaires aux voies navigables. Cette dépendance a fragmenté tout le territoire des États du Sud en deux théâtres distincts. Le théâtre le plus important était le théâtre de Virginie, situé entre les Appalaches et la baie de Chesapeake. Là se trouvaient les capitales, centres politiques du Nord et du Sud, Washington et Richmond ; la distance entre elles n'est que de 150 km, moins que la distance entre Tver et Moscou. Pendant quatre ans, sur ce petit théâtre d'opérations, s'est déroulée une lutte acharnée impliquant les forces principales des deux camps. L'autre théâtre, le bassin du Mississippi, représentait l'arène de l'offensive systématique du Nord ; les deux camps le considéraient comme secondaire ; cependant, les succès du Nord dans cette région se sont avérés déterminants pour l'issue de la guerre.

Le troisième théâtre de la guerre est la guerre navale ; pour faciliter le blocus, les Nordistes capturaient des îles proches des côtes des États du Sud, coulaient des navires chargés de pierres dans les sorties des ports du Sud afin de les obstruer, et menaient des attaques peu efficaces contre les villes portuaires de Charleston et de Mobile. La principale réussite des Nordistes dans ce domaine fut la percée de l'escadre de l'amiral Farragut dans le fleuve Mississippi, la prise et le pillage de La Nouvelle-Orléans, ce qui affaiblit la résistance des Sudistes sur cette artère du Mississippi.

**Début de la guerre civile.** L'élection de Lincoln a eu lieu en novembre 1860 ; son entrée en fonction en tant que président devait cependant avoir lieu seulement le 4 mars 1861. Ainsi, à partir du moment où la rupture a été définitivement décidée par l'élection présidentielle, les Sudistes disposaient encore de quatre mois au cours desquels le pouvoir suprême dans la fédération était en fait entre leurs mains. Cette situation originale a permis aux Sudistes de commencer à préparer la guerre civile.

Un point essentiel de cette préparation a été le transfert de stocks d'armes — entre autres, 115 000 fusils — des États du Nord vers les États du Sud. De plus, certaines armes, prétendument jugées inutilisables, étaient vendues sur les marchés des États du Sud. L'armée

fédérale ne comptait que 17 000 hommes ; les Sudistes pouvaient compter sur une partie importante des hauts responsables, mais la masse des soldats était entièrement hostile à leur tentative de se séparer. C'est pourquoi le ministre de la guerre Floyd retira la plupart des garnisons des États du Sud qui se préparaient à se révolter ; seules des dizaines de soldats furent laissées dans les fortifications côtières. Cependant, pour que le Nord ne puisse pas disposer immédiatement de cette force prête à l'emploi, un nombre important de troupes fut envoyé dans les déserts de l'Ouest, sous prétexte d'expéditions contre les Indiens, de telle manière que toutes leurs sources d'approvisionnement se trouvaient au Texas sous le contrôle des Sudistes. Au début de la révolte, la majorité de ces troupes, qui ne souhaitaient pas passer du côté du Sud, durent accepter les propositions de leurs supérieurs, qui les mettaient dans l'incapacité de combattre — déposer les armes et se disperser.

Floyd s'est également assuré qu'à Washington, au moment de l'investiture de Lincoln, il n'y ait pas un seul soldat à sa disposition. Parallèlement, les États du Sud ont commencé à renforcer leurs milices, présentes dans chaque État indépendamment des troupes fédérales.

Les milices américaines se caractérisaient par de grands orchestres, de nombreux chefs élus et l'absence de volontaires pour leur obéir. Mais dans les États du Sud, qui vivaient constamment sous la menace d'une révolte des Noirs, ces milices étaient beaucoup plus efficaces au combat.

Le 20 décembre 1860, la Caroline du Sud fut la première à proclamer sa sécession de la fédération. 80 soldats, représentant l'ensemble de l'armée fédérale dans cet État, se retranchèrent dans le fort Sumter, sur un îlot à l'entrée de Charleston. L'Alabama, la Géorgie, la Floride, la Louisiane, le Mississippi et le Texas suivirent l'exemple de la Caroline du Sud d'ici le 1er février 1861. Dès le 9 janvier, les batteries de Charleston ouvrirent le feu sur un navire fédéral arrivé pour approvisionner le fort Sumter. Le 8 février, les États sécessionnistes proclamèrent la Constitution de la Confédération lors du congrès de Montgomery ; le 18 février, le Sud avait déjà son président, Jefferson Davis.

Parallèlement, les partisans du Sud ont mené des actions énergiques dans d'autres États. Même à New York, une tentative infructueuse a été faite pour le proclamer état libre. La position que prendraient les États du Sud situés à la frontière avec le Nord était extrêmement importante. Il était évident que ces États devaient subir en premier lieu les sacrifices les plus lourds, car ils étaient inévitablement appelés à devenir un théâtre d'opérations militaires. Les partisans du Sud ne reculaient devant aucune violence pour provoquer l'adhésion de ces États frontaliers au Sud. Mais la doctrine de la souveraineté suprême de chaque État, proclamée par le Sud, ainsi que la nécessité de tenir compte de la position des démocrates du Nord, empêchaient les Sudistes d'introduire dans ces États une « contre-révolution venue de l'extérieur ». Dans la seconde moitié de mai, la Caroline du Nord et la Virginie ont rejoint la Confédération. Mais le Maryland, qui entourait Washington, le centre du pouvoir politique de la fédération, a été perdu, malgré le fait que la capitale du Maryland, Baltimore, était du côté des Sudistes, car pour soutenir Abraham Lincoln, les partisans du Nord ont envoyé dans le Maryland les premiers régiments prêts à combattre, et les États du Nord les plus hostiles aux Sudistes (Massachusetts) avaient commencé à se préparer dès le début de janvier. Une perte d'importance comparable fut subie par le Sud dans l'État du Missouri, dont la ville principale, Saint-Louis, située en aval de la confluence du Mississippi et du Missouri, fut prise par le capitaine Lyon de l'armée régulière avec cinq cents soldats et six mille immigrants allemands volontaires, qui attaquèrent soudainement et détruisirent les forces confédérées. Cette ville est devenue la base du Nord pour la conquête progressive de tout le bassin du Mississippi.

L'État du Kentucky a déclaré sa neutralité, et sa position vis-à-vis des factions en guerre était si importante que tant le Nord que le Sud n'osaient franchir ses frontières. Cependant, si l'influence de la guerre civile en Amérique exacerbait jusqu'à l'extrême les relations de classe même en Europe, comment le Kentucky, situé au cœur de la guerre civile, pouvait-il rester neutre ? La milice formée par le gouverneur était soupçonnée par les partisans du Nord



d'avoir des sympathies pour les Sudistes. De là est née la décision des paysans du Kentucky de créer leur propre auto-défense ; les unionistes, comme on appelait les partisans du Nord, ont commencé à se rassembler en deux camps : l'un aux frontières de l'Ohio, où ils recevaient leur armement, l'autre à l'est de l'État, servant de base pour les partisans. La mobilisation de leurs forces fut également effectuée par les sécessionnistes (partisans du Sud) ; bientôt, les partisans des deux côtés commencèrent à ravager les fermes et les villages des opposants — et une guerre civile acharnée éclata à l'intérieur même du Kentucky.

Au début de juin 1861, une ligne de front commençait à se dessiner entre les territoires reconnaissant le gouvernement du Sud et celui du Nord. La défense politique du Sud a conduit à la perte du Maryland et du Missouri — deux positions importantes à l'ouest et à l'est. Mais, bien sûr, au-delà de cette ligne de front, des combats acharnés continuaient, en partie de nature partisane, en partie de nature régulière. (Les audacieux partisans du Sud percèrent la ligne de front afin que leurs recruteurs secrets puissent leur remettre des milliers de Nordistes volontaires enrôlés dans l'arrière. Une lutte sourde se déroulait dans de nombreux villages — les voisins s'entretuaient et se déclaraient des incendies. La Virginie-Occidentale, difficile à exploiter pour les plantations en raison de son caractère montagneux, représentait depuis longtemps un territoire purement paysan, qui refusait de reconnaître l'autorité de son État aristocratique. Le général Lee, futur célèbre commandant en chef des Sudistes, y fut rapidement vaincu par le commandant des milices nordistes, McClellan — pour le Sud, il s'agissait manifestement d'un « centre mortel ».

En mer, la situation des Sudistes était faible. 259 officiers de la marine militaire – sur un total de 556 – ont pris leur parti, mais tous les marins étaient unanimement opposés aux propriétaires d'esclaves. L'encadrement du Nord a été renforcé par 680 officiers de la marine marchande. Si les Sudistes ont conservé quelques unités de leur flotte, c'était uniquement parce que certains navires militaires, sous prétexte de réparations, avaient été temporairement envoyés dans les chantiers navals des ports du Sud et leurs équipages n'ont pas réussi à les rendre complètement inutilisables. Le Nord a commencé la guerre avec une flotte militaire composée de 27 navires à vapeur et 35 navires à voile ; il l'a terminée avec 680 navires militaires, dont 70 cuirassés, 138 navires à vapeur nouvellement construits et 313 navires privés achetés et adaptés aux exigences militaires. « Cette flotte puissante non seulement a répondu aux exigences du blocus des côtes maritimes du Sud sur 3 950 km (1 700 km pour l'océan Atlantique, 2 250 km pour le golfe du Mexique), mais constituait également un avertissement sérieux contre toute tentative de la France et de l'Angleterre d'intervenir dans la guerre.

**Forces armées du Sud.** En dehors de la ligne de front, la population blanche du Sud (estimée à 5 500 000 personnes). Parmi elles, pas plus de 690 000 pouvaient porter les armes ; tous ont été enrôlés pendant la guerre civile. Pendant la première année de guerre, 350 000 volontaires ont rejoint les troupes, les autres ont été rapidement mobilisés grâce à l'instauration du service militaire obligatoire. La désertion était extrêmement difficile, car tout homme non encore vieilli devait être dans l'armée : à l'arrière, il aurait été immédiatement repéré et pourchassé. Les Sudistes ne pouvaient pas mobiliser simultanément plus de 300 000 hommes. Les États du Sud protestaient contre la tyrannie du gouvernement fédéral, mais Jefferson Davis mit rapidement un terme aux tentatives des États individuels de la Confédération de suivre une ligne militaire autonome et établit dans le Sud une dictature de fer, soutenue par le terrorisme de la classe des planteurs.

À cette époque, tandis que les milices des États étaient conservées principalement pour les tâches opérationnelles secondaires, le flux de volontaires a été dirigé vers la formation de nouvelles unités, acquérant le caractère d'une armée régulière. Les mobilisations concernaient toutes les tranches d'âge, de 18 à 55 ans ; les hommes jusqu'à 35 ans étaient obligatoirement envoyés dans les unités de campagne. Dans ces conditions, les troupes du Sud sont rapidement devenues suffisamment capables au combat. La classe dirigeante des planteurs et

les personnes issues des professions intellectuelles pertinentes ont occupé des postes de commandement dans l'armée et ont apporté à la gestion de l'armée l'autorité dont ils jouissaient en temps de paix. De nombreux officiers de l'armée régulière, passés du côté des Sudistes, ont élevé les troupes au niveau nécessaire de préparation tactique.

Entre 1845 et 1848, les États-Unis menèrent une guerre contre le Mexique, qui nécessitait 40 000 volontaires pour renforcer l'armée permanente. Ces volontaires venaient presque tous des États du Sud, et les compétences militaires qu'ils avaient acquises treize ans plus tôt furent très utiles au Sud lors de la guerre civile.

L'infanterie du Sud, composée d'hommes ayant grandi dans les champs, habitués à l'utilisation des armes, a montré ses grandes qualités dans les combats forestiers — qui étaient presque tous les affrontements de la guerre civile. L'infanterie se caractérisait par un entrain particulier, allant au combat comme à une fête. Ses attaques étaient extraordinairement rapides ; dans les combats, le feu de fusil à très courte distance avait une importance décisive. Elle se distinguait par sa mobilité et effectuait toute une série de marches de 40 à 60 km. Très mal équipée, souvent sans bottes, l'infanterie du Sud était maintenue par une discipline stricte et se contentait de rationnement maigre. Il était d'autant plus facile pour les troupes du Sud de supporter les privations que même à l'arrière, régnait la famine — tout le monde voyait que toutes les ressources étaient consacrées à la guerre et que les troupes restaient à jeun par simple nécessité.

Cependant, il ne faut pas négliger le fait que la discipline dans les troupes du Sud était maintenue à un niveau assez élevé seulement tant qu'elles restaient sur le territoire du Sud, couvert par une dictature ferme, où chacun aurait inévitablement dénoncé le déserteur qu'il aurait découvert ; lorsque l'armée de Virginie traversait la rivière Potomac pour pénétrer sur le territoire du Nord et que les soldats du Sud se trouvaient devant des opportunités à la fois de piller et de désertir, la discipline était considérablement ébranlée. Le général Gill, audacieux commandant du corps de l'armée de Virginie, affirmait que lors de la première invasion, la bataille sur la rivière Antietam menée par le général Lee aurait entraîné la destruction des Nordistes si l'armée avait laissé derrière elle moins de maraudeurs et d'arriérés.

La cavalerie sudiste s'est formée très rapidement en raison de la présence dans la population de cavaliers infatigables, aptes à s'occuper des chevaux et à les entretenir. Avec la large diffusion des partisans, qui opéraient à leurs frais et pénétraient derrière les lignes ennemies, parfois sur des centaines de kilomètres, la cavalerie régulière a développé une tendance à mener des actions pour accomplir des missions autonomes. Aucun autre type de troupes ne dépend autant de la sympathie de la population locale que la cavalerie. "Travaillant sur le territoire de leurs États, la cavalerie sudiste avait devant elle presque toutes les cartes révélant la position de l'ennemi et pouvait frapper en toute confiance les points les plus sensibles. Mais derrière le front nordiste, il y avait aussi de nombreux sympathisants prêts à aider. Des éclaireurs individuels de Stuart opéraient plusieurs étapes derrière les lignes ennemies et étaient presque insaisissables. De ces renseignements naissaient des décisions de mener des raids rapides, au cours desquels les Sudistes contournaient un flanc, faisaient le tour de l'arrière et s'enfuyaient en contournant l'autre flanc de l'ennemi. Dans les moments les plus critiques d'un raid, les Sudistes ne tremblaient pas, parcourant 300 km en 4 jours. La cavalerie sudiste savait magistralement détruire les chemins de fer derrière les lignes ennemies, endommager les canaux, détruire les dépôts, couler les bateaux à vapeur, emmener avec eux chevaux et armes, attaquer de petites unités ennemies, semer la panique et tromper l'ennemi avec de fausses rumeurs.

Mais la cavalerie des Sudistes savait également opérer en coordination avec les forces principales. Elle organisait habilement des embuscades, dissimulant les manœuvres des forces principales, assurait leur entrée confiante dans la bataille grâce à un renseignement minutieux et participait au combat en se déployant sur les flancs et à l'arrière de l'ennemi.

Les attaques à cheval (avec des revolvers à la main, au lieu d'armes blanches) avaient lieu, mais le combat typique de la cavalerie était le combat à pied ; de rares chaînes de cavaliers débarqués menaient des combats de retraite de manière extrêmement réussie ; leur attaque reposait sur le travail le plus dévoué des batteries montées, surgissant pour tirer des grappes de balles.

La situation était pire avec l'artillerie des Sudistes. En l'absence de sa propre industrie militaire, la partie matérielle ne devait être obtenue que sous forme de contrebande militaire en provenance d'Europe ou capturée au combat par l'ennemi. Après la deuxième année de la guerre, lorsque le blocus de la flotte nord-américaine devint assez efficace, il fallut se contenter principalement d'armes capturées. Dans l'art du tir d'artillerie et dans le nombre de batteries, les Sudistes étaient nettement inférieurs à leur ennemi ; seul le transfert des batailles dans une zone boisée fermée a permis aux généraux du Sud d'atténuer considérablement l'importance de la supériorité de l'artillerie du Nord.

La formation de l'état-major de commandement des sudistes, le parti des classes dirigeantes, n'a pas rencontré de difficultés. Tout d'abord, toutes les personnes qui ont reçu une éducation militaire ont été largement utilisées. Même l'évêque Polk, ancien élève de l'École militaire fédérale, prit le commandement de l'armée de l'Ouest, à condition de conserver son diocèse. Le meilleur chef tactique des Sudistes était Jackson, qui a reçu le surnom de bataille « Stone Wall », jeune officier puis professeur de chimie. Sa caractéristique, ainsi que celle d'autres meilleurs dirigeants du Sud, était un fanatisme de classe indestructible, qui lui permettait de se remettre rapidement des échecs, d'oser les manœuvres les plus audacieuses, de mener à la mort avec une énergie inébranlable une lutte sans espoir, et de maintenir une conviction frénétique en sa justesse. Le chef le plus habile de la cavalerie était Stuart, un officier de cavalerie de 26 ans, avec 7 ans d'expérience dans une petite guerre contre les Indiens, qui reçut immédiatement un corps de cavalerie. Le commandant en chef du Sud était le général Lee, un organisateur et un opérateur exceptionnel, bien éduqué, qui avait été assiégé de Sébastopol dans le camp allié en tant qu'agent militaire ; pendant 4 ans, il défendit la Virginie contre les forces duales du Nord.

Les partisans du Sud étaient extrêmement hétéroclites dans leur composition. Le Kentucky Morgan avait une passion pour l'aventure et les bons chevaux ; Il jouissait d'un grand charme parmi la jeunesse de son État ; dirigeait les actions de ses partisans non pas en fonction de leurs intérêts personnels, mais en fonction des exigences de la situation opérationnelle. Le Virginien Moseby, un avocat, avait un groupe poli et discipliné de spécialistes de l'attaque pour les gardes de garde. Forast, le vieux marchand d'esclaves, était un véritable bandit, appelant à lui tous ceux qui voulaient s'enrichir, qui cherchaient un succès facile ; son parti représentait l'infanterie montée, qui apparut soudain devant les colonies des Nordistes et massacra tout le monde ; Elle s'est développée jusqu'à la composition de deux divisions de cavalerie.

Même à la quatrième année de la guerre, les forces du Sud conservaient une pleine «capacité de combat», malgré les énormes pertes subies parmi les officiers et les soldats et l'absence de renforts. Ce n'est que l'issue défavorable des élections présidentielles de 1864 et l'évidence de l'impossibilité de poursuivre le combat qui ont sérieusement ébranlé leurs rangs fortement réduits dans les derniers mois de la guerre.

**Forces armées du Nord.** Alors que la dictature de classe définie dans le Sud simplifiait grandement la construction des forces armées, dans le Nord, tout au long de la guerre civile, la lutte des paysans et des ouvriers qui les suivaient contre le grand capital — la lutte du parti républicain et démocratique — a eu des répercussions. Lincoln n'a donné à sa politique le caractère d'une dictature petite-bourgeoise qu'à la troisième année de la guerre ; cette dernière, bien sûr, en raison de l'absence d'orientation claire de la part de la petite bourgeoisie elle-même, ne pouvait être suffisamment affirmée.

Parmi les difficultés que le Nord devait surmonter, la première était la mauvaise perception de l'ampleur de la lutte à venir. Beaucoup de temps précieux fut perdu dès le début à cause de l'affirmation selon laquelle le Sud n'oserait pas lever la main sur la Constitution de la fédération. Lorsque les actes violents du Sud devinrent un fait incontestable, la lutte contre le Sud fut envisagée comme une promenade militaire facile et courte. L'affirmation selon laquelle il s'agissait d'une longue et difficile bataille était considérée pendant un certain temps comme une démonstration de force des insurgés, voire comme une trahison de l'unité des États-Unis. Ce sont précisément ces cercles extrêmement petits-bourgeois, qui auraient dû constituer un soutien majeur dans la lutte contre les propriétaires terriens du Sud, qui considéraient la surmontée de leur résistance avec la plus grande légèreté. Cette erreur politique d'Abraham Lincoln et des républicains devait inévitablement conduire à un affrontement avec le haut commandement, à qui l'on avait attribué des missions : anéantir l'ennemi d'un seul coup, tout en refusant les moyens nécessaires. Les volontaires furent initialement mobilisés pour seulement trois mois. Le moment de leur rassemblement coïncidait presque avec la fin de leur service, et le commandant en chef de l'armée, le général McDowell, fut contraint de se lancer précipitamment, avec des moyens insuffisants, dans une opération près de Bull Run, afin d'utiliser les deux relais restants avant la dissolution des soldats enrôlés. Cette première expédition en Virginie des soldats non entraînés, et sans supériorité numérique, se termina par une fuite chaotique de toute l'armée sous la protection des fortifications de la capitale. Des enseignements significatifs furent tirés de cette expérience, mais loin d'être suffisants : les soldats commencèrent à être recrutés pour deux à trois ans, et l'on permit aux généraux d'entraîner et de former les unités avant de les engager contre l'ennemi. Cependant, à la fin de la première année, lorsque le général Sherman commandant à l'Ouest, déjà victorieux à plusieurs reprises, demanda 60 000 hommes pour occuper le Kentucky, et 200 000 pour vaincre les Sudistes sur l'espace entre les Appalaches et le Mississippi, les opinions se divisèrent : certains le considéraient comme fou, d'autres comme traître. Jugé indigne, Sherman fut relevé de son commandement, lequel fut confié à un de ses adjoints, le général Grant. Ce dernier, sans se laisser intimider, mobilisa progressivement des forces et des moyens bien plus importants dans le bassin du Mississippi que ceux demandés par le «indigne» Sherman ; ce dernier accepta le poste d'adjoint de Grant et ne retrouva sa place initiale qu'avec la nomination de ce dernier comme commandant en chef, et par ses actions décisives apporta la victoire au Nord. La politique créait un contexte dans lequel les premiers représentants du haut commandement étaient condamnés à l'échec, tandis que les lauriers devaient revenir aux acteurs de la dernière heure.

Les actions militaires étaient présentées par la direction politique du Nord comme un coup écrasant contre la capitale de la Confédération, Richmond. En réalité, elles se sont déroulées sous la forme de la conquête, étape par étape, des territoires, des routes principales et des ports du Sud, sous la forme de l'arrestation progressive de toute sa population et de la destruction de tous ses moyens matériels. Les écrivains américains ont décrit de manière imagée le caractère de la guerre sous la forme du plan Anaconda. L'Anaconda est un boa. Il ne porte pas une blessure mortelle à sa victime, ne la mord pas, mais l'enlace, l'empêche de bouger un seul membre, serre de plus en plus fort, brise tous les os, perturbe la circulation sanguine et le fonctionnement de tous les organes — et seulement alors il avale sa victime épuisée, affaiblie, presque déjà terminée. La guerre, bien sûr, s'est déroulée par épuisement ; le Nord traitait le Sud non pas avec des méthodes napoléoniennes de destruction, mais avec la méthode de l'Anaconda. Cependant, cette dernière n'était prévue par personne, et la construction des forces armées par Lincoln avait toujours en vue un coup bref, et non une lutte prolongée par épuisement. Ce n'est qu'avec le développement de la marine et l'étouffement du Sud par le blocus que le Nord poursuivait son plan de manière systématique.

Les États du Nord, avec une population d'environ 23 millions d'habitants, ont dû, au cours des quatre années de guerre, mobiliser 2 790 000 soldats. Comme une partie des

soldats était enrôlée pour seulement 3 à 9 mois ou 1, 2, 3 ans et qu'une minorité seulement était recrutée pour toute la durée de la guerre, en réalité la pression sur le Nord n'atteignait pas 10 % de sa population ; dans le chiffre mentionné, de nombreux soldats, enrôlés à nouveau, figurent évidemment deux ou même trois fois. Malgré un avantage quadruple en termes de sources de recrutement, la situation du Nord n'était pas facile. La résistance des démocrates obligeait Lincoln à reporter l'introduction de la conscription, et lorsqu'il finit par se décider, des révoltes l'obligèrent bientôt à faire un pas en arrière et à la rendre obligatoire uniquement pour les États qui ne pouvaient pas, par le biais du recrutement, remplir les contingents qui leur étaient imposés.

La milice du Nord, comme celle du Sud, représentait de mauvaises troupes, adaptées — et encore partiellement — uniquement à la défense des intérêts locaux, pour la protection de leur propre État. Les troupes régulières, avec leur discipline stricte, pouvaient difficilement être augmentées par le Nord de 14 à 23 mille hommes. On ne pouvait trouver que très peu de volontaires pour s'enrôler. « En six mois, durant lesquels il a été possible de recruter 600 000 hommes dans les unités volontaires, seulement 20 000 sont entrés dans l'armée régulière, au lieu des 25 000 requis. »

Il a fallu former de nouvelles unités, ayant pour objectif spécial l'écrasement du Sud. Lorsque, en fonction du contingent total requis du Nord — 300, 500 mille soldats — le nombre de régiments que devait fournir l'État devenait clair, le gouverneur de l'État convoquait plusieurs personnalités influentes appropriées et leur promettait le grade de colonel s'ils pouvaient recruter un régiment dans un délai déterminé. Les régiments ne comprenaient qu'un seul bataillon de 10 compagnies de 100 hommes chacune.

Les commandants de régiment étaient nommés par le gouverneur, qui exerçait également l'autorité militaire suprême dans son État. Les officiers, selon la lettre de la loi, devaient être choisis par les soldats ; en pratique, la personne ayant obtenu le brevet pour le recrutement d'un régiment convoquait les candidats appropriés et leur proposait de recruter des compagnies pour elle ; les élections du recruteur aux postes de commandants de compagnies n'étaient qu'une formalité. Ces méthodes conduisaient à un encadrement rempli d'éléments complètement incompetents. Les recrues étaient attirées par des primes pour rejoindre l'armée, qui augmentaient chaque année de guerre, ainsi que par la possibilité d'obtenir un poste de commandement ou administratif dans le régiment nouvellement formé. Lorsque le régiment était au complet, l'administration de l'État le transférait à l'armée fédérale. Cependant, par la suite, l'envoi de cadeaux, le remplacement des personnels quittant leurs postes ou rejetés par les commissions d'examen établies par McClellan, le mépris des invalides, l'aide aux familles... relevaient des responsabilités de l'État ; chaque État devait avoir son propre petit état-major principal, qui surveillait, bien que non avec une grande attention, le sort des régiments formés dispersés dans différentes armées.

Le principal inconvénient de ce système était l'impossibilité d'envoyer des renforts. Il était impossible de recruter quelqu'un dans une unité en marche ; il était plus avantageux pour chacun de s'engager dans un nouveau régiment plutôt que de rejoindre un ancien, où toutes les bonnes places étaient déjà occupées et il ne manquait que des simples soldats armés de fusils. La question de la dotation en personnel est restée insoluble pour le Nord jusqu'à la fin de la guerre. Un régiment perdait bientôt la moitié de son effectif, puis diminuait progressivement jusqu'à ne plus compter que quelques dizaines d'hommes ; lorsqu'arrivait le terme pour lequel il avait été enrôlé, il fallait le dissoudre—parfois au moment le plus critique d'une opération. L'expérience de combat s'accumulait dans les états-majors supérieurs, tandis que les régiments restaient presque en permanence dans un état d'enfance. Pendant que dans le Sud se formaient rapidement des régiments aguerris ayant acquis de l'expérience et des traditions précises, le Nord souffrait, possédant un grand nombre de régiments sans renforts. La diversité des effectifs des régiments—de nombreux régiments fraîchement recrutés et d'anciens en train de disparaître—obligeait le commandement du Nord à procéder à de

fréquentes réorganisations afin d'obtenir des corps et des divisions approximativement égaux en capacité de combat.

Le premier contingent — 300 000 pour trois mois — a rassemblé le lumpen-prolétariat essentiellement au chômage et a été beaucoup plus faible que les suivants.

Avec le début de la guerre civile, et la compréhension de sa signification de classe pour les paysans et les ouvriers, la qualité des combattants s'est considérablement améliorée. Ce processus était beaucoup plus rapide à l'Ouest, où les paysans ressentaient plus vivement l'avancée des planteurs. Les émigrants européens jouaient un rôle important dans le recrutement : dans les troupes du Nord, il y avait jusqu'à des dizaines de milliers de personnes nées en Europe, et plus de cinquante mille n'ayant pas encore obtenu la citoyenneté américaine. Pour réussir le recrutement parmi les émigrants, des régiments nationaux spéciaux étaient formés.

Les régiments allemands, qui comprenaient de nombreux émigrés ayant reçu une formation militaire dans leur pays natal, n'avaient pas toujours, il est vrai, une bonne réputation. Les régiments irlandais ont même obtenu la permission de combattre sous leur drapeau vert national, qui n'avait pas encore flotté sur leur île natale.

La discipline était difficile à instaurer. Les régiments volontaires refusaient au début de participer aux exercices de formation, y voyant un moyen de les asservir (à la haute direction soupçonnée de contre-révolution). La loi ne prévoyait pas de sanctions disciplinaires pour le corps des officiers politiques ; le président pouvait révoquer un officier, mais n'avait pas le pouvoir de nommer quelqu'un à sa place ; il n'y avait pas de promotions comme récompense. Seules les grades généraux offraient au président une liberté de décision. Lorsque, après la défaite de Bull Run, McClellan fut nommé commandant en chef, il se mit énergiquement à organiser les troupes, interprétant largement les lois. Ainsi, au lieu de sanctions disciplinaires contre les officiers, il recommandait de les arrêter dans le cadre d'une enquête préliminaire, puis de l'interrompre si l'officier ne protestait pas contre la détention subie. Les cavaliers du Nord, souvent peu expérimentés avec les chevaux, en prenaient mal soin et les traitaient mal ; la perte du cheptel chevalin était énorme. En particulier, malgré toutes les interdictions, les cavaliers galopaient constamment sur les ponts de Washington, brisant les jambes de leurs chevaux peu entraînés des plaines. McClellan y mit fin en ordonnant aux soldats d'infanterie et à la police de tirer sans avertissement sur tout cavalier franchissant le pont.

À quel point la discipline était difficile à imposer au Nord se voit du fait qu'en hiver 1862/63, plus de 13 % de toute l'armée, y compris 3 000 officiers, étaient en « congé non autorisé par la hiérarchie », c'est-à-dire considérés comme des déserteurs.

Le Nord a dû traverser des difficultés profondes dans l'organisation du commandement supérieur. McClellan, le commandant en chef du Nord, qui avait obtenu certains succès opérationnels et de grandes réalisations organisationnelles, avait été promu par les démocrates du Nord en tant que leader politique et constituait un rival politique direct de Lincoln. D'autres hauts responsables militaires étaient également des « démocrates de guerre ». La rivalité entre républicains et démocrates n'entravait pas les bonnes relations personnelles mais créait une atmosphère où les accusations de trahison pleuvaient comme d'un corne d'abondance. Souligner la gravité des efforts militaires du Sud, exiger la concentration de forces majeures pour lui porter un coup décisif, retarder le lancement des opérations, humilier les troupes ennemies, reconnaître leur courage et traiter humainement les prisonniers et la population des territoires occupés, accorder de l'attention à la discipline et à l'entraînement au combat – tout cela était considéré comme une preuve de trahison. Lincoln n'a pas réussi à trouver une forme de coopération entre le parti républicain et un corps politique lui étant étranger. Ses tentatives de nommer des hommes politiques de gauche, sans formation militaire, aux postes de commandement supérieur conduisaient à des défaites humiliantes. À mesure que la politique républicaine penchait vers la gauche, la coopération avec les démocrates devenait totalement impossible. Si Lincoln n'avait pas révoqué McClellan

au début du succès qu'il avait obtenu et ne lui avait pas fait les accusations les plus graves, la popularité de ce dernier aurait indéniablement autant augmenté que, aux élections présidentielles de 1864, il aurait recueilli non pas 45 % des voix, comme ce fut le cas en réalité, mais la majorité, et la guerre civile aurait éclaté dans les États mêmes du Nord.

À la fin de la guerre, Lincoln avait réussi à rassembler des commandants, sinon très doués, du moins politiquement fiables, dirigés par le général Grant, un républicain, le futur président des États-Unis, dont le nom en tant que président est associé à l'explosion brutale des États-Unis en tant que puissance impérialiste et à la propagation effrénée de la corruption parmi les autorités et les fonctionnaires.

Grâce à des communications maritimes libres et à une industrie puissante, le Nord a rapidement dû faire face à une grave pénurie d'armes. Au cours de la toute première année de la guerre, 1 276 000 armes de poing, 3 132 canons et 214 millions de munitions ont été achetés. En partie, cependant, il s'agissait d'une arme de très mauvaise qualité. Toutes les anciennes armes des petits et moyens États allemands ont été vendues au Nord ; en raison de ce dernier, l'Europe centrale a été en grande partie rééquipée.

La guerre sur mer et sur les rivières a fait progresser les navires blindés, les mines et les canons de gros calibre. L'importance des chemins de fer a conduit à la formation de trains blindés des deux côtés. La meilleure branche du Nord était l'artillerie. La guerre de position, qui s'est développée dans de nombreux secteurs en raison de la mobilité insuffisante des armées et de la faible force de frappe des troupes nordistes, a forcé l'amélioration de l'artillerie lourde rayée. En ce qui concerne l'artillerie de campagne, la nature principalement forestière des batailles obligeait à s'accrocher à de vieux canons lisses, qui avaient une mitraille fiable et répondaient pleinement aux exigences du combat dans les petites clairières forestières. Mais en plus des canons lisses, les mitrailleuses, comme on appelait les premières mitrailleuses de gros calibre qui sont apparues, ont commencé à être utilisées ici.

L'infanterie avait un âge moyen de 25 ans, composée de combattants en bonne santé et pour la plupart conscients. La formation n'était pas bonne. Sur le champ de bataille de Gettysburg, qui resta aux mains des Nordistes, ces derniers ramassèrent 24 000 canons, qui furent ensuite chargés par la bouche. 25 % des armes étaient correctement chargées ou déchargées, 50 % deux fois, et 25 % chargées de 3 à 10 et même jusqu'à 23 fois. Ce phénomène s'explique par le fait que pendant l'offensive, on lui permettait de faire une pause afin d'abaisser la charge, la bourre et la balle dans le canon ; Les fantassins s'arrêtèrent instinctivement et oublièrent de tirer, car pour tirer il fallait rattraper ceux qui étaient en avant ; En conséquence, les armes ont été bourrées. Au début, il y avait beaucoup de traînants dans les marches, et les colonnes se sont disloquées pendant la marche ; bientôt, cependant, les arriérés disparurent, car les indigènes, sympathiques au Sud, les achevèrent. La bataille s'est déroulée exclusivement avec des chaînes de fusils, déployées l'une après l'autre sur plusieurs rangées. En l'absence de cohésion, l'opinion publique l'emporte sur la faible discipline : la situation de combat étant évaluée favorablement, l'offensive se poursuit ; Si la situation semblait désespérée ou même seulement désavantageuse, de grandes unités se brisaient spontanément, en courant ; Cependant, la panique passa bientôt et, en quelques heures, les unités en fuite étaient prêtes à se battre mieux que les unités fraîches. En faveur de l'infanterie nordiste, il y a le fait que plus les unités étaient attaquées, plus elles subissaient de pertes, plus elles gagnaient en efficacité au combat.

On peut juger de la préparation tactique de l'infanterie au début de la guerre par le fait que les fantassins, chargés de la garde, exigeaient qu'un canon soit placé à côté du poste de l'assaillant ; le commandant du régiment, ayant reçu l'ordre de reconnaître le passage devant le front, réclama en revanche un train de chemin de fer, le chargea et partit ; le régiment tomba sur une unité de Sudistes, qui accueillit le train par des coups de canon ; bien que surpris par cette soudaineté, les Nordistes sortirent néanmoins du train, tirèrent quelques coups, puis se séparèrent d'un adversaire tout aussi bienveillant.

La cavalerie des Nordistes était qualitativement inférieure à celle des Sudistes, elle a nécessité plus de temps pour se former et cherchait—avec un certain succès pour l'époque—à imiter les Sudistes.

L'art opératif se caractérisait en partie par la connaissance de l'incapacité bien connue à attaquer le front ennemi et par la volonté de contourner, de manière énergique et au-delà des capacités de manœuvre des troupes, tandis qu'en partie, surtout au début, il se limitait à une guerre le long des voies ferrées. La première situation s'explique par l'absence de mesure chez les jeunes décideurs des opérations, leur désir d'effet spectaculaire sur le plan manœuvrier, sans tenir compte de ses difficultés ; la seconde est un genre de guerre par échelons, lorsque les troupes, faiblement approvisionnées par les convois, ne veulent pas se séparer de leurs wagons de train et que le commandement, faible, ne peut les en détacher.

La manœuvre des Nordistes était rendue difficile par l'absence totale de cartes détaillées du territoire des États du Sud. Il fallait souvent se contenter d'interroger des Noirs ignorants et peu instruits.

Dans la guerre de position, les deux camps ont montré qu'ils étaient de grands maîtres dans la construction rapide de positions fortifiées s'étendant sur plusieurs verstes. Une forme typique de fortification était un amas de troncs sur un talus ou au milieu de la forêt, recouvert de terre à l'avant, avec des obstacles artificiels sous forme de barricades ; très vite, des points d'appui au profil renforcé commençaient à apparaître le long de cette longue tranchée.

Malgré les lourdes pertes des Nordistes, qui remplissaient la plupart du temps le rôle des attaquants, en raison du manque d'habileté et de cohésion de leur infanterie, les attaques contre une simple ligne de tranchées occupée par une seule rangée de tireurs étaient presque toujours repoussées, même si elles impliquaient de grandes masses. De là a commencé à se répandre la légende de l'invulnérabilité du front moderne, aussi mince soit-il, et à se développer une préférence pour les actions défensives tactiques. L'expérience de la guerre civile aux États-Unis a été interprétée en ce sens précisément en France dans un court laps de temps, avant le début de la guerre franco-prussienne.

**Chronique des premières années des hostilités sur le théâtre Virginie.** Nous concentrerons notre attention uniquement sur le principal théâtre virginal, bien que les actions qui s'y sont déroulées pendant quatre ans de guerre n'aient pas conduit à une décision, et que la victoire des Nordistes se soit constituée uniquement à partir de l'épuisement général du Sud : blocus, famine, épuisement de toute la population âgée de 18 à 55 ans, perte progressive de tout le territoire, destruction de tous les moyens matériels — telle fut la voie par laquelle le Nord remporta la victoire et dans laquelle les succès sur les théâtres secondaires ont eu une importance capitale.

Le signal définitif de l'escalade des hostilités fut la prise du fort Sumter par les Sudistes le 13 avril 1861. Immédiatement, Lincoln se mit à former une armée de volontaires ; au lieu des 75 000 volontaires prévus pour trois mois, les États du Nord en mobilisèrent 90 000. À la fin juillet, leur période de service devait déjà prendre fin ; c'est pourquoi, dans la seconde moitié de juillet, il fut décidé de se hâter d'envahir la Virginie. Le Nord a rassemblé deux groupes : l'armée principale de McDowell de 35 000 hommes près de Washington et 20 000 hommes sous Peterson sur le Potomac au-dessus de Harper's Ferry.

Les Sudistes avaient contre eux 23 000 hommes de Bórégár à Manassas et 8 000 de Johnston à Winchester. À ce moment-là, le 21 juillet 1861, lorsque sur la rivière Bull Run, près de Manassas, McDowell fut enveloppé sur le flanc gauche par Bórégár et lança toutes ses forces dans la bataille, Johnston vint en aide à Bórégár. Son détachement fut transporté par chemin de fer via Gainesville ; une partie rejoignit à temps les forces principales de McDowell, tandis que le dernier régiment, n'ayant pas réussi à atteindre Manassas, débarqua à Gainesville, qui se trouvait déjà à l'arrière des Nordistes encerclés. Ce fut le début d'une fuite générale, couverte par un seul bataillon régulier de l'armée nordiste. L'armée nordiste se réfugia sous la protection des fortifications de Washington, que les Sudistes n'osèrent attaquer.



Le nouveau commandant en chef McClellan refusa de mener toute opération active jusqu'à ce que l'armée soit mise en ordre. Au printemps 1862, McClellan disposait de 158 000 soldats prêts au combat et de 55 000 troupes pour la défense de la zone fortifiée de Washington ; l'effectif total des forces nord-américaines avait atteint 700 000. Les républicains pressaient vivement McClellan de passer à l'action ; le hiatus de huit mois qu'il avait consacré à un travail sérieux d'organisation et d'éducation de l'armée semblait aux partisans fervents d'une répression rapide du Sud être un oisiveté criminelle et traîtresse face à l'ennemi, inférieur en nombre de deux à trois fois.

Les particularités du théâtre de Virginie rendent extrêmement difficile une avancée directe depuis la rivière Potomac, où se trouve Washington, jusqu'à la rivière James, sur laquelle se trouvait la capitale sudiste, Richmond. Le chemin est bloqué par une série de lignes fluviales fortes—Bull Run, Rappahannock avec le Rapidan, des rivières qui confluent dans la rivière York. Les espaces forestiers impénétrables compliquent les opérations. La chaîne des Blue Ridge sépare la vallée de la Shenandoah, par laquelle les Sudistes pouvaient toujours contourner le flanc droit des Nordistes et intercepter leurs communications, de la région des voies d'offensive les plus courtes. C'est pourquoi McClellan suggéra, au lieu d'une progression frontale progressive en Virginie, d'embarquer son armée sur des navires sur la rivière Potomac et à Baltimore et de la transférer dans la région du péninsule formée par les cours inférieurs de la rivière York et de la James, où les Nordistes possédaient un point d'appui—Fort Monroe. Les navires pouvaient remonter ces rivières sur 40 à 50 km, le reste du trajet jusqu'à la capitale ennemie nécessitant au plus 2 étapes supplémentaires ; ainsi, l'arrière et l'approvisionnement étaient assurés.

Lincoln a accepté. Pendant trois semaines, à partir du 6 avril 1862, 100 000 hommes ont été déplacés vers le fort Monroe ; cependant, un doute est apparu : McClellan ne cherchait-il pas à dégager la route vers Washington pour l'ennemi ? Le président retint le dernier corps important de 40 000 hommes, destiné au débarquement, aux abords de Washington. Par la suite, McClellan reçut des renforts très limités, ce qui entraîna l'échec de son opération. Il dut s'engager dans une « lutte de positions », avançant sur un espace étroit entre deux rivières ; seulement à la fin mai McClellan atteignit la capitale ennemie à une petite distance. Le 2 juin, le général Lee fut nommé commandant en chef du Sud, concentrant jusqu'à 80 000 hommes contre McClellan, et l'avancée de ce dernier fut arrêtée. À la mi-juin, Stuart effectua sa première incursion, pénétrant dans l'arrière étroit des Sudistes sur la péninsule. Le 26 juin, Lee passa à l'offensive ; dans des combats acharnés de sept jours sur la rivière Chickahominy, les Nordistes, encerclés par Jackson et Stuart sur le flanc droit et à l'arrière, durent se replier vers la rive gauche de la rivière James, un peu en aval de l'embouchure de la rivière Appomattox.

À cet échec, Lincoln répondit par un appel à 300 000 nouveaux volontaires et à 300 000 miliciens. Pendant l'opération de McClellan, Lincoln forma une nouvelle armée de Virginie de 60 000 hommes sous le commandement du général Pope, ancien topographe militaire dans sa jeunesse, républicain fervent, homme très courageux, mais ayant des idées complètement fantaisistes sur la conduite des opérations. Après un mois d'hésitation, Lincoln ordonna à nouveau à McClellan de mettre son armée de 90 000 hommes à bord des navires et de la ramener sur le bas Potomac. C'est à ce moment que le commandement de McClellan devait prendre fin. L'idée opérationnelle de McClellan était tout à fait correcte ; la présence de ses soldats aguerris à une simple traversée de la capitale mettait les Sudistes dans l'incapacité d'agir ; à la fin de la guerre, Grant concentra également ses principaux efforts contre Richmond depuis la rivière James. Mais McClellan manquait de crédit politique pour mener à bien une opération judicieusement conçue.

Dès que le général Lee reçut la nouvelle du départ imminent supposé du débarquement, il lui permit de partir tranquillement et se précipita avec 53 000 hommes contre Pope, dont les forces non consolidées étaient dispersées entre la Rappahannock et la

Rapidan. Pope, attendant l'arrivée des troupes de McClellan à la fin août, se retira derrière la Rappahannock, qui avait débordé à cause des pluies, rendant la position de Pope imprenable. Mais ce même débordement permit au général Lee d'entreprendre une audacieuse manœuvre de flanc pour contourner l'aile droite du général Pope par le nord. À la tête de cette manœuvre se trouvait Stuart, qui atteignit la voie ferrée derrière Pope, capturant à Manassas d'immenses dépôts; derrière la cavalerie venait le corps de Jackson, effectuant des marches de pas moins de 40 km par jour, sans les trains de ravitaillement restés en arrière, d'abord affamé, puis nourri grâce aux dépôts de Pope. Les destructions causées par le corps de Jackson dans le dos de Pope furent considérables. Alors Pope décida de se jeter avec toutes ses forces contre Jackson, qui se trouvait à un mille et demi en arrière. Mais Jackson échappa de Manassas à un demi-mille en amont de la rivière Bull Run, et, lorsque Pope se lança à sa poursuite, pensant qu'il s'agissait d'une petite partie opérant dans son arrière, il tomba sur ses troupes occupant une position forte. Lors de la deuxième bataille de Bull Run, les 29 et 30 août, pendant que Pope tentait désorganisé de déloger Jackson, une autre moitié de l'armée de Lee, le corps de Longstreet, surgit soudainement sur le flanc de Pope. Pope fut complètement écrasé exactement au moment où les troupes de l'ancienne armée de McClellan commençaient à arriver.

McClellan a été rétabli à nouveau par le commandant de l'armée. Lors de la bataille frontale à la rivière Antietam, les 16 et 17 septembre, il réussit à contraindre le général Lee, qui avait franchi la rivière Potomac—la frontière de la Virginie—à se replier à nouveau sur le territoire des États du Sud. Les Sudistes, défendant sur la rivière Antietam une position avancée sur le Potomac, perdirent 10 000 hommes ; les pertes des Nordistes furent les mêmes, mais pour ces derniers, le renfort était incomparablement plus facile. Pour remonter le moral des Sudistes, Stuart entreprit un raid au-delà de la rivière Potomac du 10 au 13 octobre ; en 4 jours, une unité de 1 800 cavaliers avec 4 pièces d'artillerie parcourut 300 km ; Stuart, contournant le flanc droit des positions sudistes, atteignit la ville de Chambersburg, captura de nombreux chevaux et 5 000 fusils et retourna en contournant le flanc gauche de l'ennemi, détruisant les chemins de fer et échappant à la poursuite lancée derrière lui.

En raison de l'orientation de sa politique vers la gauche, Lincoln avait décidé de rompre avec les démocrates. Le 5 novembre, McClellan, populaire dans l'armée et préparant une offensive sérieuse, fut remplacé par le général Burnside. Ce changement de commandement entraîna la perte du temps encore disponible pour des actions actives. Burnside décida de choisir pour l'offensive une nouvelle direction, plus orientale — de Fredericksburg vers Richmond. Cependant, le regroupement des Nordistes vers le bas cours de la Rappahannock nécessita plus d'un mois. Lee eut le temps de se fortifier solidement sur la rive droite du fleuve ; les tentatives de Burnside de traverser le fleuve de front du 11 au 13 décembre se soldèrent par un échec total, avec une perte de 12 000 hommes. Après cette défaite, Burnside fut remplacé le 25 janvier 1863 par le courageux mais maladroit général Hooker. L'état-major supérieur fut démoralisé et n'obéissait que difficilement à Hooker. Avec 124 500 soldats contre 62 000 pour Lee, à la fin avril 1863, Hooker décida d'envelopper le flanc gauche des Sudistes postés à Fredericksburg en passant par la forêt de Wilderness. L'opération fut préparée par un raid réussi de la cavalerie nordiste sous Stoneman, qui, toutefois, ne parvint pas à détourner vers Richmond une partie des forces du général Lee. Hooker traversa heureusement la Rappahannock et la Rapidan un peu au-dessus de leur confluence et avança au centre de la forêt, vers l'auberge de Chancellorsville, le seul habitat dans le camp nordiste. Le 1er mai, Hooker se déplaça indécisément à l'est en trois colonnes, mais, rencontrant les Sudistes, passa immédiatement en position défensive. Pendant le combat de trois jours du 2 au 4 mai, Lee, grâce à une meilleure connaissance du terrain par son armée et à une plus grande énergie de commandement, réussit progressivement à entourer par trois côtés à Chancellorsville des forces nordistes deux fois plus importantes. L'absence de cavalerie pour ces derniers, qui n'était pas rentrée du raid, se fit vivement ressentir. Trois corps nordistes

furent fortement éprouvés, mais les trois autres corps engagèrent à peine le combat. La formation désespérée de l'armée en position de repos (litt. P) dans la forêt dense, sous le feu concentrique des Sudistes, força Hooker à rester passif et à attendre le secours du corps de Sedgwick, laissé à Fredericksburg. Ce dernier parvint à traverser la Rappahannock et à parcourir la moitié du chemin jusqu'à Chancellorsville ; mais le 4 mai, Lee infligea une défaite à Sedgwick, rassemblant les réserves du front opposé à Chancellorsville. Le 5 mai, Hooker, avec une perte de 17 000 hommes, réussit à se replier au-delà de la Rappahannock. Dans cette bataille, les Sudistes perdirent également plus de 10 000 hommes, dont leur meilleur tacticien, le général Jackson.

**Opération de Gettysburg.** La victoire de Chancellorsville est survenue alors que la situation critique des Sudistes s'était instaurée dans tout le bassin du Mississippi et avec la préparation des alliés : les Sudistes se préparaient à intervenir dans de nombreux États du Nord. Les considérations liées à ces données ont conduit le général Lee, qui avait mené jusqu'à présent des opérations défensives en Virginie avec tant d'habileté, à décider d'exploiter le succès moral à Chancellorsville pour une incursion décisive et en profondeur sur le territoire du Nord. Lee a rassemblé une armée comprenant trois corps d'infanterie — Longstreet, Ewell, Hill et le corps de cavalerie de Stuart — soit au total 68 000 hommes. Au début de juin, sous la couverture de l'écran de cavalerie, le mouvement de flanc vers l'ouest a commencé par étapes ; le 9 juin, la cavalerie nordiste de Pleasanton, déjà capable de combattre, a testé la manœuvre des Sudistes lors d'un engagement à cheval avec l'écran de Stuart à la gare de Brandy. Le corps de tête sudiste d'Ewell, cependant, après avoir parcouru 78 km en deux étapes, est apparu de manière inattendue à Winchester et a vaincu la division nordiste qui s'y trouvait. L'avant-garde de la cavalerie sudiste (brigade de partisans) avait déjà capturé Chambersburg le 16 juin.

L'armée des Sudistes représentait un intestin s'étendant à travers tout le théâtre. Le corps de tête a traversé l'avant-garde (le 14 juin) du haut Potomac, alors que le corps de Longstreet ne quittait que Kellepper (le 15 juin), et que le troisième corps de Hill partait de Fredericksburg. Une telle dispersion des forces était imposée par la nécessité de couvrir la Virginie jusqu'à ce que l'avance des Sudistes provoque la panique en Pennsylvanie et attire toutes les forces nordistes sur la rive gauche du Potomac.

L'armée de Hooker comptait 90 000 hommes ; en outre, jusqu'à 50 000 garnisons se trouvaient à Washington et sur le cours inférieur de la Shenandoah. Près de la principale ville de Pennsylvanie, Harrisburg, sur la rivière Susquehanna, la milice de Pennsylvanie se rassemblait. L'armée de Hooker était gravement affectée non seulement par les défaites, mais aussi par la dissolution des volontaires, qui avaient acquis la plus grande expérience mais avaient terminé leur service : en mai, 5 000 fantassins ont été démobilisés, en juin, au plus fort de l'opération, 10 000.

Hooker n'osa pas attaquer l'armée dispersée des Sudistes, n'ayant pas concentré toutes ses forces ; ayant constaté l'apparition des Nordistes au nord du Potomac, il fit traverser son armée du côté du Potomac. Le 25 juin, les Nordistes s'étaient regroupés aux alentours de Frederick. Hooker prévoyait de marcher vers l'ouest, sur les communications de Lee, qui s'était davantage dirigé vers le nord, mais en plein milieu de l'opération, il fut remplacé. Le champ de bataille resta entre les mains de Stuart, mais pour repousser l'offensive de Pleasanton, il dut utiliser les unités d'infanterie qui passaient sous la protection de son écran, ce qui éclaira la situation. Le commandement passa à un général Mide peu impressionnant par son apparence, mais que Lee considérait néanmoins comme son adversaire le plus sérieux.

La cavalerie de Stuart—5 brigades de cavalerie—restait pour l'instant en Virginie, continuant à jouer le rôle d'écran. Les actions habiles de la cavalerie nordiste empêchaient Stuart de déterminer les manœuvres de l'armée du Nord. Le général Lee pensait que Hooker serait retardé au sud du Potomac et décida de poursuivre l'invasion. La riche Pennsylvanie lui permettait de compter sur des ressources locales pour subsister. Le corps de Ewell, situé en

avant, avait déjà reçu l'ordre de prendre la ville principale de Pennsylvanie, Harrisburg ; de franchir la rivière Susquehanna, au-delà de laquelle commençaient déjà les États de la Nouvelle-Angleterre. La prise de la capitale de la Pennsylvanie dans les conditions d'une guerre civile devait avoir une importance énorme ; des alliés dans l'État du Delaware promettaient d'intervenir ; une opération d'envergure se préparait à New York, qu'il ne restait qu'une dizaine de traversées depuis Harrisburg. En raison de la nécessité de profiter du moment de panique et d'agir rapidement, il fallait négliger le fait que les principales forces—les corps de Longstreet et de Hill—devaient rester trois traversées derrière Ewell, et devaient se trouver seulement à Chambersburg les 27 et 28 juin, quand Ewell serait déjà arrivé à la rivière Susquehanna.

Le principal obstacle à cette opération était l'absence de cavalerie à disposition. Une brigade de partisans avançait en tête de l'armée avec Iuel ; l'autre brigade de cavalerie disponible explorait de Chambersburg vers l'ouest et avait pour mission de rassembler, par réquisitions toutefois payées avec de l'argent de papier sans valeur de la Confédération, un important dépôt de ravitaillement militaire à Chambersburg. Vers la droite, en direction des forces principales ennemies, Washington et Baltimore, il n'y avait aucun moyen de mener des reconnaissances.

Évidemment, il aurait fallu utiliser la merveilleuse cavalerie de Stuart, qui se trouvait encore à l'est de la rivière Shenandoah. Ce retard de Stuart est en partie dû à un ordre de Lee peu clair et mal formulé.

Le dernier, estimant hautement Stuart, ne lui donnait que des directives très générales. Les nouvelles instructions à Stuart indiquaient qu'il devait se rendre à York pour protéger le flanc droit ; en même temps, Lee ne s'opposait pas à la proposition de Stuart de ralentir le mouvement de Hooker vers le nord par des actions derrière ses lignes ; la question du passage de Stuart à travers le Potomac n'était pas soulevée, mais bien sûr, selon le récit de la guerre civile aux États-Unis, Lee avait en tête que Stuart passerait à York entre ses forces principales et l'ennemi, ferait des reconnaissances et couvrirait, en chemin, tout le flanc menacé de l'opération. Et le courageux chef de la cavalerie sudiste calculait que la marche vers York pouvait être combinée avec une incursion séduisante dans l'espace entre l'armée ennemie et Washington-Baltimore, avec la destruction des arrières ennemis, des routes importantes, et en traversant des régions très riches encore intactes par les opérations militaires.

Cette décision a entraîné une erreur opérationnelle encore plus grave, car le soir du 28 juin, au cinquième jour de la marche vers la rivière Susquehanna, le général Lee abandonna l'opération prévue en raison d'une évaluation plus modeste de l'importance des soulèvements démocrates à l'arrière du Nord et de la concentration des principales forces nordistes au nord de la rivière Potomac, qu'il avait apprise avec beaucoup de retard ; le général Lee décida de se déployer contre la force vivante des Nordistes à Gettysburg et de les obliger à l'attaquer depuis une position avantageuse. Les principales forces de Chambersburg et le général Ewell, depuis la région de Carlisle-Harrisburg, reçurent l'ordre de se concentrer vers Gettysburg. Cette concentration n'était pas assurée par un renseignement, et elle promettait d'être longue, puisqu'il n'y avait qu'une seule route pour les deux corps de Hill et Longstreet, concentrés à l'est de Chambersburg et dans la ville même, pour se rendre à Gettysburg, traversant la chaîne des monts du Sud. Aux six divisions de ces deux corps s'ajouta encore une division du corps d'Ewell, que ce dernier renvoya de Carlisle à l'ouest des monts du Sud. Avec les deux autres divisions de son corps, Ewell se dirigea le 29 juin directement du nord-est ; une division marchait vers Heidlersburg, l'autre vers Hunterstown.

Dans la nuit du 25 juin, Stuart concentra près de Salem ses trois meilleures brigades avec six pièces d'artillerie montée et partit en raid. Les deux autres brigades du corps de cavalerie reçurent pour mission de rejoindre les forces principales de Lee, mais elles ne parvinrent pas non plus dans la région cruciale de Gettysburg et se retrouvèrent bloquées en couvrant les lignes de communication du général Lee sur la rive nord du Potomac, lignes sur

lesquelles s'attaquait une division de l'Union venant de Frederick. Stuart lui-même, faisant face aux arrières des détachements nordistes se précipitant vers le nord en direction de Frederick, parvint à mi-chemin d'Alexandria et de Washington, conservant la conviction que l'armée nordiste était encore sur la rive sud du Potomac et que, juste après avoir traversé le fleuve, il pourrait entrer en contact avec l'armée de Lee. Dans la nuit du 28 juin, Stuart réussit à traverser le Potomac, où, en raison de la sécheresse, un gué profond s'ouvrit en face de Dranesville. Le lendemain matin, à Rockville, Stuart apprit que les forces principales nordistes se trouvaient entre lui et Lee. Stuart décida de poursuivre son raid en contournant les Nordistes par le nord. À Washington, qui comptait un garnison de 30 000 hommes, la panique se répandit. Le 29 juin, Stuart détruisit, à un passage à l'ouest de Baltimore, le chemin de fer de l'Ohio, sur lequel transitaient les ravitaillements de l'armée de Meade ; le 30 juin, à Hanover, il affronta la division de cavalerie nordiste de Kilpatrick, envoyée par Meade avec pour mission précise d'empêcher Stuart de rejoindre Lee ; Stuart repoussa l'avant-garde de Kilpatrick, mais à court de munitions, encombré par le butin et les prisonniers, il n'osa pas continuer le combat et se dirigea vers le point de jonction avec les Sudistes, destinés à avancer vers la rivière Susquehanna. Après une marche nocturne, le matin du 1er juillet à Dover, Stuart trouva des traces du passage du corps de Ewell, mais celui-ci avait disparu. La position de Stuart, entre l'ennemi et la rivière Susquehanna infranchissable, devenait critique. Stuart poursuivit sa marche vers Carlisle, où il arriva avec l'avant-garde dans l'après-midi, ayant parcouru en deux jours plus de 200 km, avec un combat sérieux à Hanover. Près de Carlisle, il y avait des traces de passage des Sudistes, mais la ville était barricadée et occupée par la milice nordiste. Faute de chevaux, Stuart s'arrêta ici et lança sur la ville ses dernières munitions. Au matin du 2 juillet, un officier de l'état-major de Lee retrouva Stuart et lui expliqua que l'affrontement décisif à Gettysburg était déjà en cours. Stuart se mit immédiatement en route par les chemins les plus courts vers Gettysburg et, le soir du 2 juillet, rejoignit le flanc gauche de l'armée de Lee et l'assura. Cependant, il n'avait pas préparé de reconnaissance pour le déploiement de l'armée et, avec sa cavalerie épuisée, ne pouvait plus agir au combat avec une efficacité suffisante. Malgré l'énorme peur engendrée par ce raid dans l'arrière de Meade, en fin de compte, ce raid, qui détacha la meilleure cavalerie de l'armée au moment le plus critique de l'opération, doit être considéré comme un sérieux point négatif, un des facteurs importants dans l'échec général des Sudistes.

Le général Meade décida de renoncer aux actions contre les communications de Lee que son prédécesseur avait planifiées, et se dirigea vers le nord, parallèlement au mouvement des Sudistes, afin de se placer entre l'ennemi et Baltimore et Washington. La marche des 29 et 30 juin se déroula en trois colonnes : la gauche, composée des I<sup>er</sup> et XI<sup>e</sup> corps, se dirigea vers Emmitsburg, la colonne centrale, formée des XII<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> corps, vers Taneytown, et la droite — II<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> corps — vers Westminster. La division de cavalerie de Buford couvrait le flanc gauche de l'armée et se portait sur Gettysburg ; la division de cavalerie de Gregg assurait la couverture du flanc droit et de l'arrière à Westminster. La division de cavalerie de Kilpatrick, en direction de Hanover, devait poursuivre Stuart et l'empêcher d'atteindre l'ouest, vers ses forces. De plus, une division d'infanterie de French resta à Frederick pour protéger le nœud ferroviaire reliant Washington et Baltimore.

Au 1er juillet, le général Meade, ayant reçu des informations sur le retrait du corps de Ewell et sur la concentration des troupes sudistes, décida de prendre une disposition permettant de s'emparer d'une position forte entre Manchester et Middelburg, avec un approvisionnement par la ligne Baltimore–Westminster, dans le cas où Lee tenterait de l'attaquer ; mais, ne souhaitant pas adopter immédiatement une posture entièrement passive, il laissa ses forces (à l'exception du VI<sup>e</sup> corps) réparties dans un quadrilatère de 20 x 25 km. Les I<sup>er</sup> et XI<sup>e</sup> corps se dirigeaient vers Gettysburg, le III<sup>e</sup> corps de la colonne médiane à leur place vers Emmetsburg ; ces corps avancés devaient surveiller les passages des montagnes du Sud conduisant à ces deux points et donner à l'armée le temps de se concentrer calmement

sur la position choisie. Les XII<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> corps se dirigeaient vers Two Taverns, dans la demi-transition de Gettysburg. Le Ve corps se dirigeait vers Hanover, le VI<sup>e</sup> vers Manchester. Cette disposition permettait de continuer la marche vers le nord sans difficultés si la situation venait à changer.

Ainsi, le 1<sup>er</sup> juillet, ni les Nordistes ni les Sudistes ne prévoyaient d'engager un combat décisif. Cependant, une confrontation frontale devait avoir lieu en raison de la convergence à un angle de 90° des forces des deux camps.

Les Sudistes avaient l'habitude de remporter des succès sur leur propre territoire, où leur cavalerie, s'appuyant sur la sympathie et les agents parmi les habitants, leur révélait le tableau complet des mouvements et des intentions de l'ennemi. Les talents de Lee se déployaient particulièrement dans un environnement très similaire à celui de Ludendorff en Prusse orientale, lorsque le radiotélégraphe russe révélait aux états-majors allemands tous les ordres donnés aux troupes russes. Mais maintenant, les Sudistes devaient organiser une marche dans des conditions difficiles, à partir de laquelle pouvait éclore directement un affrontement décisif, et Stuart, qui aurait pu éclaircir la situation, n'était pas là.

Lorsque la tête du corps de Gill approchait de Gettysburg le 30 juin, la division arrière du corps de Longstreet — la division virginienne d'élite de Pickett — se trouvait encore dans ses quartiers à Chambersburg. En raison de l'autosuffisance, les questions d'intendance avaient même dans cette situation la priorité sur les opérations militaires ; la division avancée de Heth — du corps de Gill — avançait, divisée par brigades, la première brigade ayant avec elle un nombre considérable de chariots ; la division de cavalerie de Buford avertit les Sudistes à Gettysburg. La présence d'un grand convoi et l'absence totale de clarté sur les forces qu'elle comptait affronter poussèrent la brigade avancée de Heth à reculer sans engager le combat. Ainsi, la possibilité de prendre le nœud important des voies de communication de Gettysburg le 30 juin resta inutilisée par les Sudistes.

Le matin du 1<sup>er</sup> juillet, la division de cavalerie de Buford (4 000 cavaliers) savait que des forces importantes des Sudistes se trouvaient à proximité. Mais comme deux corps de l'Union (I<sup>er</sup> et XI<sup>e</sup>) devaient bientôt arriver, Buford décida de tenir Gettysburg et déploya sa division aux abords à l'ouest de la ville, sur la colline du Séminaire.

Gille avait prévu le matin du 1<sup>er</sup> juillet d'occuper Gettysburg avec une seule de ses divisions de tête, mais Lee, craignant des complications, lui ordonna d'attaquer avec deux divisions et l'artillerie de corps. La division de tête de Gille fut arrêtée par la cavalerie pressée ; la deuxième division commença à se déployer. Des renforts du I<sup>er</sup> corps d'armée commencèrent à rejoindre Buford. Gille, ayant compris qu'il avait devancé son adversaire dans le déploiement, lança ses deux divisions à l'assaut et chassa les Nordistes des hauteurs à l'ouest de Gettysburg.

Le commandant du I<sup>er</sup> corps a été tué au début de la bataille. Le commandant du XI<sup>e</sup> corps, qui avait rassemblé le Corps de Chert, a pris le commandement des deux corps, laissant le I<sup>er</sup> corps avancer vers Gettysburg depuis l'ouest, tandis que son XI<sup>e</sup> corps se déployait le long du chemin de fer, face au nord, d'où, selon les renseignements, arrivaient les troupes de Ewell. La troisième division du XI<sup>e</sup> corps a été laissée à se retrancher en position arrière, sur la colline du cimetière, au sud de Gettysburg. Le III<sup>e</sup> corps d'Emmetsburg a informé qu'il avançait de sa propre initiative vers les coups de canon en direction de Gettysburg. Pour ce qui est de son commandant, on peut conclure d'après les ordres répétés de Lee, qui interdisaient les réquisitions et pillages arbitraires, que ces actions éloignaient la sympathie de la population des États du Nord envers les troupes du Sud. Le XII<sup>e</sup> corps, qui se trouvait à seulement 8 km du champ de bataille à Tu-Tavern, a déclaré, à la demande du XI<sup>e</sup> corps pour de l'aide, qu'il ne bougerait pas sans l'ordre de Mead. Le commandant de l'armée, Mead, est resté toute la première journée de la bataille à Taneytown, à 20 km derrière, et n'est arrivé que durant la nuit du deuxième jour.

Le général Ewell déploya ses divisions et son artillerie depuis le nord. Une attaque coordonnée et concentrique de cinq divisions de Hill et surtout d'Ewell depuis l'ouest et le nord, vers 17 heures, mit en ligne de bataille les I<sup>er</sup> et XI<sup>e</sup> corps ; la ville de Gettysburg fut prise ; un grand nombre de prisonniers fut capturé. Mais ici, Hill et Ewell retirèrent leurs troupes mélangées. Ewell craignait une attaque de flanc depuis l'est et attendait, malgré l'ordre de Lee de poursuivre énergiquement. Selon les concepts de l'époque, une attaque nécessitait un déploiement préalable ordonné en position de départ. Ce temps précieux fut perdu à organiser ce déploiement. Le retard des Sudistes permit à la division de réserve du XI<sup>e</sup> corps de se maintenir sur Cemetery Hill. Vers 18 heures, les unités du III<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> corps commencèrent à se rapprocher d'elle. Le général Meade reçut du commandant du II<sup>e</sup> corps, parti sur le champ de bataille en tant qu'observateur indépendant, un rapport selon lequel il était possible de tenir au sud de Gettysburg, et il donna l'ordre général de se concentrer vers le champ de bataille, ce qui poussa également le XII<sup>e</sup> corps en avant.

Le soir, deux divisions de Longstreet rejoignirent les Sudistes, et la nuit — la dernière division de Ewell, qui effectuait sa marche entre les divisions du corps de Longstreet. Longstreet commença à se déployer plus à droite de Cemetery Hill. Lee prit la décision d'encercler les Nordistes par le nord et l'ouest et établit, pour le 2 juillet, un plan selon lequel Hill, au centre, devait maintenir l'adversaire engagé, tandis que Ewell et Longstreet, attaquant de chaque côté avec les flancs, devaient développer l'encercllement. Tout cela nécessitait des réajustements complexes. Longstreet, n'ayant pas sa meilleure division, celle de Pickett, regardait avec scepticisme l'offensive du 2 juillet. Ewell devait avancer sa division nouvellement arrivée de Johnson sur l'extrême aile gauche pour attaquer les Nordistes par l'est ; la cavalerie nordiste gênait, et il fallait attendre l'arrivée de Stuart pour couvrir le flanc gauche des Sudistes. En conséquence, l'offensive des Sudistes ne commença qu'après 15 heures ; l'attaque lente de Longstreet fut repoussée, tandis qu'Ewell, avec l'aide de la division de Johnson, réussit à contraindre les Nordistes par l'est. La position de ces derniers ressemblait à la moitié d'un ellipse, avec le sommet tourné vers le nord. La distance entre les fronts nordistes, orientés à l'ouest et à l'est, ne dépassait pas 2 km. Le soir, toute l'armée nordiste était rassemblée, et tous les corps participaient, au moins partiellement, au combat.

Meade regardait avec prudence l'encercllement progressif de ses troupes par les Sudistes ; mais comme une tentative de retraite aurait probablement conduit à une catastrophe, à une fuite désordonnée, il décida de poursuivre la bataille le 3 juillet, en concentrant les forces principales contre la menace qui pesait sur lui venant de l'est.

Le 3 juillet, Lee décida d'exploiter la position désavantageuse du centre tenu par les Nordistes, de concentrer contre lui une artillerie écrasante pour un tir concentrique et de percer avec la division Pickett qui arrivait.

Les combats du 3 juillet se sont réduits au fait qu'à 11 heures du matin, les Nordistes, en concentrant tous leurs efforts, ont réussi à repousser la division de Johnson qui se dressait à l'est d'eux, et que l'attaque de Pickett sur le centre, commencée de manière très prometteuse, a finalement été repoussée avec d'énormes pertes par le feu de mitraille de l'artillerie nordiste, qui, au moment de la préparation de l'artillerie, s'était tue et même partiellement retirée de sa position, mais avait de nouveau ouvert le feu de mitraille lors de l'assaut.

La préparation d'artillerie d'une masse concentrée de l'artillerie sudiste a été trop brusquement séparée de l'attaque de l'infanterie ; à des moments décisifs, l'infanterie est restée sans le soutien de son artillerie ; la réalité de la préparation d'artillerie a été surestimée ; une fausse impression de supériorité sur les batteries ennemies s'est créée, celles-ci étant silencieuses pendant le duel d'artillerie et reprenant vie au moment de l'attaque. La forme de séparation de la bataille en préparation et attaque, établie encore à Ravenne en 1512, ne correspondait plus aux conditions changées.

Cet échec a été décisif. Les pertes de chaque camp atteignaient 23 000. Mais pour les Sudistes, moins nombreux, ces pertes représentaient 34 % de l'ensemble de l'armée. Celle-ci a diminué jusqu'à 45 000 ; seule une victoire décisive sur Meade aurait pu ouvrir la voie à une nouvelle invasion des États du Nord pour ces forces faibles. Mais au lieu de la victoire, le troisième jour de la bataille de Gettysburg a apporté une lourde défaite tactique. Les 12 000 nouvelles renforts arrivés à Metz ont encore davantage perturbé l'équilibre des forces.

Lee décida de se replier en Virginie. Pour laisser le temps aux deux armées de se retirer, le 4 juillet Lee resta dans son camp occupé. Meade, dont l'armée avait été terriblement secouée, resta également inactif. Le matin du 5 juillet, les positions des Sudistes devant son front étaient vides, et seule la habile couverture de Stuart permit de protéger la retraite.

La division nordiste de French, venant de Frederick, avait eu le temps de progresser le long du Potomac et de détruire tous les ponts derrière Lee ; le Potomac avait débordé à cause des pluies ; tous les gués étaient impraticables. Juste le 4 juillet, le dernier bastion des Sudistes sur le Mississippi—Vicksburg—s'est rendu à Grant, avec 30 000 Sudistes assiégés et 117 canons. Tout le Nord s'attendait à ce que le même sort frappe l'armée de Lee. Cependant, ce dernier réussit à rassembler son armée le 7 juillet à Hagerstown et attendit la baisse du niveau de l'eau dans le Potomac et la collecte de nouveaux matériaux pour pont. Ce n'est que les 13 et 14 juillet que Lee réussit à effectuer la traversée à Williamsport. Meade menait une poursuite parallèle par Milestown, atteignit Williamsport seulement le 12 juillet et lança une attaque décisive le 14 juillet, alors que sur la position avancée, ne restaient que de rares tireurs montés de Stuart, qui parvinrent à s'échapper heureusement. Il ne réussit à capturer que 2 canons. Les révoltes éclatées dans le Nord empêchèrent Meade d'envahir davantage la Virginie, non seulement en interrompant le flux de renforts vers le Nordistes, mais aussi en le contraignant à envoyer ses meilleures unités de campagne vers les grands centres. Ce n'est qu'en octobre que Meade put passer à l'offensive et en novembre franchit le Rappahannock.

**Observations générales.** Travailler sur l'histoire de la guerre civile présente des difficultés exceptionnelles. Les États-Unis ont abandonné, après plusieurs tentatives, la publication d'une histoire officielle et se sont contentés de publier, en les systématisant, l'immense matériau d'archives. Il n'existe pas encore d'histoire militaire, ni même politique, exhaustive de la guerre civile entre le Nord et le Sud.

Les événements de la guerre civile aux États-Unis se sont reflétés dans la préférence accordée par les Français en 1870 aux actions défensives passives au combat ; Moltke a tiré de l'expérience de cette guerre la nécessité de déployer des divisions de cavalerie pour des actions indépendantes ; les divisions de cavalerie en Europe ont également commencé à se détacher de l'infanterie, bien qu'en 1871 la cavalerie prussienne n'était presque pas encore armée de fusils et ne convenait pas au combat rapide. Peu de temps après, l'expérience de cette guerre lointaine et difficile à comprendre a été éclipsée en Europe par les grands succès des armées prussiennes sous la direction de Moltke dans les guerres de 1866 et de 1870-71.

Seuls les historiens militaires spécialisés en cavalerie continuaient d'étudier les raids de cavalerie de Stuart — un phénomène presque complètement inconnu dans l'histoire militaire moderne de l'Europe jusqu'à la guerre civile en Russie de 1918-1920. Le théâtre de la guerre, les conditions de la lutte, l'épuisement qui était à la base du succès des Nordistes — tout contredisait les modèles de la pensée militaire européenne. Sans tenir compte des conditions de la guerre civile, on se contentait de signaler les énormes dépenses militaires du Nord au cours de la guerre de quatre ans contre 5 millions d'habitants blancs dissidents, dépourvus d'une organisation militaire solide. Les coûts militaires directs du Nord dépassaient 13 milliards de francs, c'est-à-dire que la victoire du Nord sur le Sud coûtait presque 7 fois plus cher que celle de l'Allemagne sur la France en 1871, bien que la France ait eu une population 7 fois plus importante, une grande industrie, des traditions militaires et une organisation solide. D'où les défenseurs des armées régulières tiraient la conclusion que, dans leur épuisement matériel et leurs pertes humaines considérables, les États-Unis devaient voir



le prix à payer pour avoir ignoré les affaires militaires en temps de paix ; pour que le ministère de la Guerre en temps de paix ne disposait à Washington que d'une petite maison modeste, alors que d'autres ministères avaient à leur disposition des palais de marbre ; pour que la taille de l'armée régulière ne dépassait que 17 000 hommes. Tous ces arguments sont assez douteux ; la présence d'une grande armée régulière ne protège pas contre la guerre civile, comme nous l'avons vu en Russie en 1917-1920 ; la conclusion plus rapide de la guerre civile en Russie, comparée aux États-Unis, doit bien sûr être attribuée principalement à un bouleversement révolutionnaire et social beaucoup plus profond qu'à la présence en Russie en 1917 de compétences militaires étendues, bien que cela ait évidemment eu son importance.

L'étude de l'évolution de l'art militaire ne peut à notre époque ignorer l'histoire des guerres civiles. En particulier, les leçons des événements de 1861-1865 ont trouvé un écho direct en Europe en 1870-1871 dans la conduite de Gambetta et de ses collaborateurs les plus proches dans la lutte des provinces françaises contre l'invasion prussienne. Seul un chercheur ayant sérieusement étudié la guerre civile de 1861-1865 peut pleinement comprendre l'histoire de la guerre civile russe contemporaine et aborder son étude. Les analogies s'imposent d'elles-mêmes : de l'interprétation du droit international par Lincoln et Lénine, à l'influence de la position du prolétariat étranger, au rôle de la cavalerie, aux raids de Stuart, Budionny, Mamonov, jusqu'à l'importance des localités dans les opérations (Harrisburg-Lviv). Seules les armées du Nord ont enregistré 103 000 morts au combat et 185 000 décès dus à des maladies, soit un total de 288 000 soldats et officiers perdus par le Nord ; les pertes du Sud dépassent les 200 000 morts. Le nombre de blessés des deux côtés avoisine vraisemblablement le million.

Dans le bref essai présenté, nous avons déjà pu nous familiariser avec les difficultés rencontrées par les ouvriers et les paysans du Nord — en fin de compte le principal soutien de Lincoln — sur le chemin de la constitution de leur armée et, en particulier, dans la formation du haut commandement. Les relations entre la politique et la stratégie dans cette guerre mériteraient des études séparées.

En étudiant l'opération de Gettysburg, nous avons vu l'énorme importance qu'un centre politique comme Harrisburg pouvait acquérir. Cette importance, ce calcul basé sur une base avancée, conduit à ce que Lee, en ignorant la force vivante de l'ennemi, prévoyait d'abord, avec un seul corps d'armée d'Ewell, puis avec toute son armée, de réaliser ce qui ressemblait à un énorme raid sur le territoire ennemi et se préparait même à couper complètement les communications avec sa base épuisée—la Virginie. Dans cette opération cruciale, le général Lee cherchait en quelque sorte, par la force armée, à introduire une contre-révolution de l'extérieur dans le Nord. Mais bientôt, il eut l'impression que ses succès gênaient plutôt qu'ils ne facilitaient l'agitation de ses amis démocrates du Nord. « Je vois que nous ne pourrons jamais obtenir la paix par des batailles offensives ; plus nous remportons de victoires, plus nous alimentons la haine dans cette guerre civile ; c'est pourquoi dorénavant je me limiterai, dans la mesure du possible, à la défense et je protégerai mes soldats. » C'est ainsi que Lee résuma l'expérience politico-stratégique de Gettysburg. Au milieu de l'opération-raid, il prit conscience de l'absence de base politique solide sous lui et voulut passer à une défense tactique sur le territoire ennemi ; cependant, cela aboutit à une bataille rencontrée.

Il faut souligner les grands désavantages pour les armées du Sud, résultant du regroupement dense de leurs forces principales près de Chambersburg ; ce regroupement s'expliquait par l'habitude des troupes de bivouaquer en Virginie en raison des dimensions modestes des villages virginien, ainsi que par le désir de donner aux troupes un jour de repos près des magasins rassemblés à Chambersburg, d'où elles pouvaient recevoir régulièrement leur ravitaillement. Pour ce regroupement rapproché, conjugué à un changement inattendu de la direction du mouvement sous un angle droit, il a fallu payer le prix d'une marche de sept divisions sur une seule route et des difficultés de déploiement qui en ont résulté. Aussi surprenant que cela puisse paraître à première vue, le regroupement du corps de Ewell lors de

la retraite s'est révélé, sur le plan militaire, beaucoup plus avantageux, permettant à deux des dernières divisions, par un simple mouvement vers le champ de bataille, de placer les Nordistes en situation d'encerclement.

La situation qui s'était créée le premier jour près de Gettysburg, après la défaite des deux corps principaux des Nordistes, excluait pour les Sudistes la possibilité de passer à la fois à la défense et à une préparation méthodique d'une offensive ultérieure. Il fallait battre le fer tant qu'il était chaud et, sans se préoccuper de rétablir l'ordre, de prendre une position de départ ou d'attendre les autres divisions qui arrivaient au compte-gouttes, avancer vigoureusement, dispersant les corps nordistes qui se présentaient et les battant par petits groupes. Il fallait mener l'attaque sans se retourner, en engageant immédiatement au combat chaque unité arrivant sur le champ de bataille, laissant la tâche aux réserves des parties qui étaient encore en déplacement. Lee avait vainement tenté le premier jour de donner à la bataille ce caractère offensif, de la développer directement depuis la colonne en marche. Ses commandants de corps n'étaient pas familiers avec les méthodes de combat offensif ; ils avaient été gâtés par les succès obtenus en Virginie, où la situation était claire à l'avance et le rôle de chacun clairement défini. Les commandants de corps ont instinctivement transformé le combat en une bataille structurée et méthodique.

L'attaque décisive fut ainsi retardée au troisième jour ; les Nordistes, stupéfaits par l'échec initial, eurent le temps de se regrouper et de se mettre en place ; les qualités remarquables des Sudistes, en tant que combattants individuellement préparés sur un terrain accidenté, ne pouvaient pas être exploitées dans des attaques de masse ; le décalage qui s'était produit entre l'attaque d'infanterie et la préparation d'artillerie représentait un phénomène tactique très dangereux, pour lequel l'armée russe avait payé cher encore à Plevén en 1877 et qui n'a pas été complètement éliminé dans toutes les armées jusqu'à ce jour, malgré l'accent constant mis par la théorie tactique sur le danger de la désynchronisation dans le temps des actions de l'infanterie et de l'artillerie.

Une grande partie de la responsabilité de l'échec de l'opération incombe à Stuart ; sa brillante incursion est un exemple typique de guérilla ; les succès de Stuart n'ont pas compensé son absence au moment opportun au bon endroit, dans la région de Gettysburg, où il aurait permis à Lee d'engager délibérément le combat décisif dans des conditions plus avantageuses.

Le groupement de Meade avant la bataille était incomparablement plus avantageux que la concentration serrée des Sudistes près de Chambersburg. Mais la formation tactique des Nordistes en ellipse serrée souligne, bien sûr, leur moindre préparation tactique et leur peur du manœuvre. À la portée des canons lisses, la portée des Nordistes n'a pas eu d'importance décisive. Avec des armes rayées, un tel rassemblement de troupes sur le champ de bataille aurait sans aucun doute conduit à une catastrophe, similaire à celle de Sedan. Avec une largeur de deux kilomètres, lutter sur deux fronts, même à Gettysburg, était extrêmement difficile, malgré la chaîne de collines pratique sur laquelle l'ellipse des Nordistes s'était alignée. Dans cette situation, cela ne pouvait que causer un choc important dans l'armée de Meade, qui s'est seulement manifesté dans la poursuite limitée des Sudistes.